l'Organe

Automne 2016 L'Organe — Magazine francophone de Concordia Parasite

Éditorial *Le 1214 et ses semblables* – Charlotte Parent 3
Culture et société *La culture du piège à clics* – Annabelle Thibault 5 *T'as ma face* 16
Opinion *De l'absurdité du nationalisme de droite* – Taloche d'Hivers 6
Essais *Luttes politiques, parasitage et biopouvoir* – Guillaume G. Poirier 8 *Du chaos au logos, et inversement* – Julien Simard Farout 44
Méditations *Attraction parasite* – Megane Sauvé 12 *Ayiti chérie* – Caroline Douville 28 *Thérapie sonore* – Alice Pierre 48
Fiction et récits *Mon âme perdue* – Gabrielle Lebeau 13 *La vie devant les yeux* – Valentin Perrot 18
Psychologie moderne – Julien Simard Farout 22 *T'es même pas sa mère* – Kate Harbour 46
Bande dessinée *Kin toé* – Daniel Pelchat 20
Poésie *Et si les palmiers parlaient* – Brian Ostrovsky 4 *Cycle de vie* – Vincent Léveillé 30 *Je suis aveugle* – Mathis Harpham 34
Oisif – Mathis Harpham 35 *Les punaises de lit sont les nouvelles MTS à la mode* – Mary Séminaro 36
Y'avait plus de papier de toilette – Frédérique Thibault 37 *Moi, qui* – Ryan Tellier 38 *Cimes nébuleuses* – Maxime Cayer 40
Vidéo *Rencontre avec Andréanne* – Raphaël Massicotte 42
Études et images *Mes coccinelles* – Félixe Bouvry 11 *Humour noir et naïveté* – Cindy Phenix 30 *Pourquoi t'as peur des mouches* – Félixe Bouvry 39
L'Organe recrute 50

Le 1214 et ses semblables

Lors de la dernière activité organisée par la Médiathèque Gaëtan Dostie et le collectif La Passe au 1214 de la Montagne le soir du 30 septembre dernier, on sentait venir la fin : quelques fenêtres avaient déjà été placardées dans la journée, au grand malheur de M. Dostie, en prévision de l'expulsion prévue pour le lendemain. Ceux qui ont suivi la saga savent que l'inestimable collection de livres et d'œuvres d'art de Gaëtan Dostie, qui est exposée dans les salles du vieux bâtiment, ainsi que La Passe et les concerts, soirées littéraires et évènements qu'elle accueillait, étaient en août dernier l'objet d'un avis d'expulsion de la part de la Commission scolaire de Montréal, propriétaire du lieu, sous prétexte que des champignons (hypothétiques) rendent (peut-être) l'endroit insalubre. La maison est maintenant fermée au public, et la collection y attend dans le noir un déménagement prochain vers une destination toujours inconnue.

Malgré l'atterrement de M. Dostie face aux évènements, il reste confiant quand vient le moment de considérer l'avenir de sa collection. La Passe et la Médiathèque trouveront sans doute une manière de continuer leur histoire commune, en d'autres lieux. Mais la condamnation du 1214 de la Montagne à une mort certaine est dure à avaler pour tout le monde.

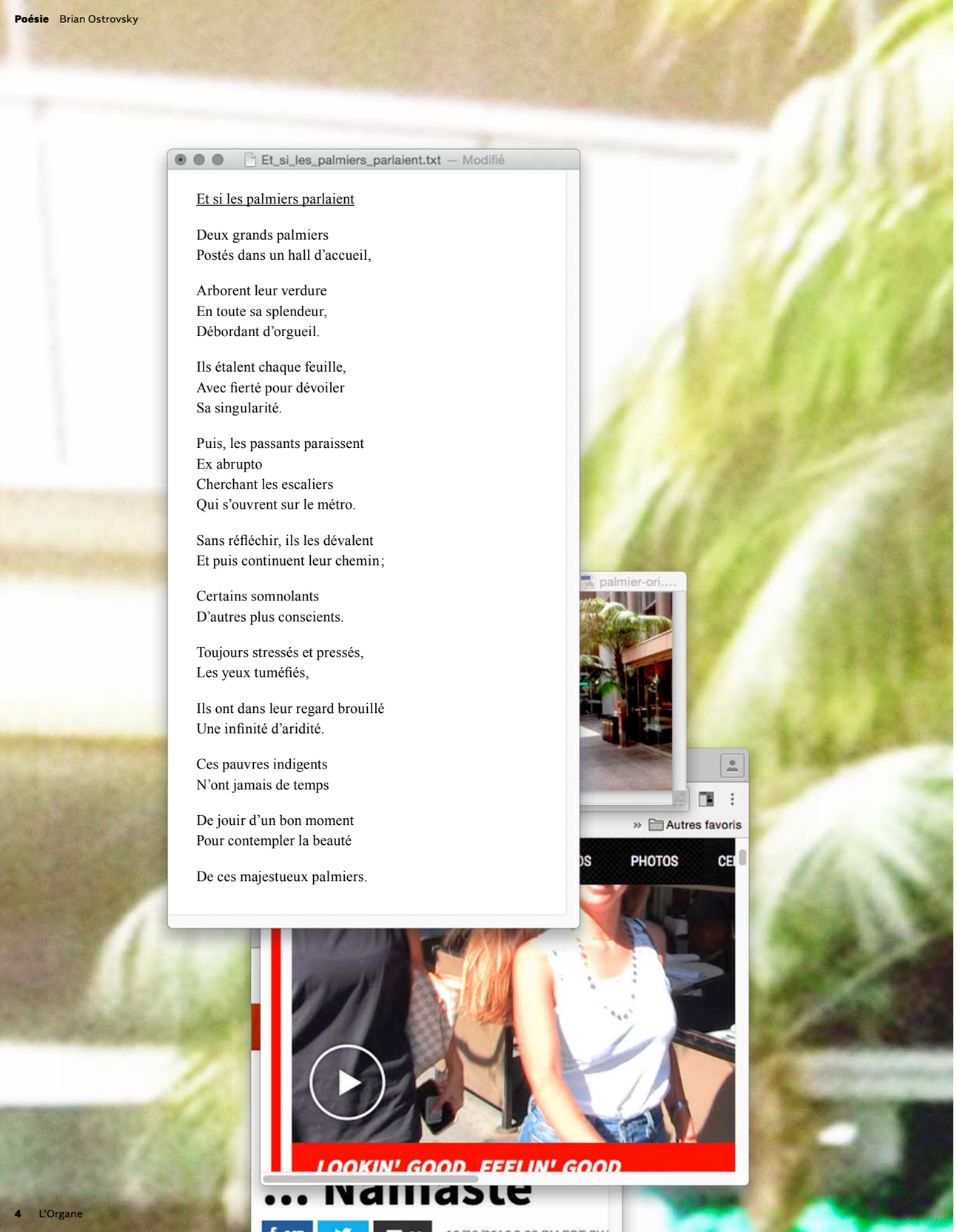
Ceux qui ont fréquenté le bâtiment entre 2010 et 2016 témoigneront de l'apparente symbiose entre le bâti, l'écrit et le vécu dans cette grande maison labyrinthique. On aurait dit que le 1214 était fait pour la Médiathèque, pour les concerts, pour les soirées de poésie Vendencres. Pourtant, le 1214, l'une des plus vieilles résidences privées de Montréal, l'ancienne maison Hickson, a son histoire propre, qui a commencé il y a bien plus longtemps, en 1870. La bâtisse a été convertie en école en 1915, qui a elle-même été fermée en 1960 pour laisser la place à des étudiants en art de ce qui deviendrait Concordia. Elle était laissée à elle-même quand Gaëtan Dostie l'a adoptée, en 2009. Quel avenir pour ce bâtiment historique? On ne peut que deviner, la CDSM n'étant pas très bavarde : placardée, abandonnée, elle moisira pour de bon, jusqu'à ce que, alors qu'elle tiendra à peine debout, on la mette à terre pour construire à sa place des condos comme il en pousse dans ce coin-là : démolition par négligence programmée. (Ceci dit, que peut faire la CDSM, dans ce malheureux contexte d'austérité?)

Il est difficile de concevoir que, pendant les festivités du 375e de Montréal, un bâtiment vieux de presque 150 ans flétrira en silence, en attente de sa sentence, sur la rue de la Montagne. Et, pourtant, il n'est pas le seul! Il n'est pas nécessaire de marcher longtemps dans la ville pour voir un de ces vestiges placardés abandonnés. Il y a l'Incinérateur des Carrières et ses deux tours iconiques, dans Rosemont, patrimoine industriel de 1929; l'édifice du Canadien Pacifique sur Parc, debout depuis le début du 20e siècle; la Maison Louis-Hippolyte-Lafontaine, construite dans les années 1830 et toujours visible aujourd'hui à la sortie du métro Lucien-Lallier; l'usine de maltage Canada Malting Co. dans le Sud-Ouest, témoin aujourd'hui barbouillé d'une période de l'histoire pendant laquelle le canal Lachine était la zone industrielle la plus importante au pays; la Gare de Westmount sur Sainte-Catherine; l'Ancien Hôpital de la Miséricorde, construit au milieu du 19e siècle, sur René-Lévesque dans Ville-Marie; l'imposant Silo n°5 de la Pointe-du-Moulin… Et j'en passe. Loin d'être des parasites qui grugent l'espace urbain, limité et coûteux, ces lieux sont des potentiels à exploiter. **Une ville a besoin de vieux bâtiments. Ils attestent de son authenticité et de sa complexité.**

Ces vieilles bâtisses sont aussi des incubateurs pour de nouvelles idées, de nouveaux projets. On peut penser au Bâtiment 7, dans Pointe-Saint-Charles, ou à la Kabane 77, dans le Mile-End, où des groupes citoyens tentent de prendre possession du lieu, de l'habiter à nouveau et de le rendre disponible à la communauté. Une réussite dans le cas de Bâtiment 7, et une course contre la démolition dans le cas de Kabane 77. Les nouvelles constructions qui pourraient s'élever à la place des vieilles ne peuvent pas abriter de tels projets : trop chères, incompatibles. Comme l'a écrit Jane Jacobs, philosophe de l'architecture et de l'urbanisme, « *old ideas can sometimes use new buildings. New ideas must use old buildings.* »

Le 1214 de la Montagne était déjà vieux il y a 50, il y a 75 ans. Son ancienneté s'est bonifiée au cours des ans, elle a mûri tranquillement, pour qu'on ait aujourd'hui devant nous un bâti plein d'histoire, de recoins, de secrets. **L'âge, l'antiquité, c'est durable – d'abord parce que ça a survécu et compte survivre encore; ensuite parce que ça reste vieux, ça ne change pas sans prévenir.** Que peut-on attendre de ce qu'on construira sur les ruines du 1214? La nouveauté joue des tours, elle est périssable. Le neuf n'est pas neuf longtemps, et si toutefois il est nécessaire, on devrait bien réfléchir avant de sacrifier le vieux à son culte. ◦

Si la question de la sauvegarde du patrimoine bâti de Montréal vous intéresse, je vous invite à consulter la plateforme en ligne H-MTL de Héritage Montréal, qui publie sous forme de carte ses sites prioritaires ainsi que des alertes citoyennes. **www.heritagemontreal.org**



La culture du piège à clics

Le contenu de cet article pourrait vous surprendre

Que vous soyez très présent sur Internet ou non, il est difficile d'échapper aux ravages du « clickbait », ou en français, « piège à clics » (Office québécois de la langue française, 2014). Pour une entreprise, un média ou un individu intéressé, les pièges à clics servent tant comme source de revenus que comme outil de propagande. Les pièges les plus évidents prennent la forme de fausses vidéos ou de faux d'articles créés dans le seul but d'attirer l'attention. Ceux-ci pullulent et se propagent grâce aux utilisateurs crédules qui partagent et commentent des publications qui semblent si véridiques sans en vérifier les sources.

Comme les pièges à clics prennent différentes formes et sont pratiquement anodins, vous n'êtes peut-être même pas conscient de leur abondance. Un YouTubeur choisit une vignette aguichante et un titre accrocheur pour vous faire regarder sa vidéo. Le site Buzzfeed vous dévoile cinq façons révolutionnaires de perdre du poids grâce au lait de noix de coco. Un site de nouvelles populaire vient de publier un nouvel article choquant sur les pitbulls à la suite d'un accident bouleversant. Si vous avez déjà cliqué sur de telles publications et aimez rester à l'affût des dernières nouvelles comme la plupart des gens, vous êtes une cible parfaite pour les pièges à clics.

Il faut se rendre à l'évidence : la controverse est un excellent appât et les réseaux sociaux n'ont qu'amplifié notre dépendance à l'émotion et à la nouveauté. À une époque où l'information voyage à la vitesse de la lumière d'un écran de téléphone intelligent, les plus puissants sont ceux qui réussissent à susciter l'indignation et à créer des émules. Tout est bon pour piquer la curiosité du public et le manipuler pour finalement le décevoir tout en s'en mettant plein les poches et en étendant sa renommée. Il n'y a aucun doute que les médias, particulièrement

> Nous sommes à blâmer quand nous lisons un grand titre ou les commentaires d'un article sans en lire le contenu. Nous sommes aussi à blâmer quand nous publions un mème préfabriqué pour répondre à une opinion plutôt que de trouver nos propres arguments.

Internet, sont la source du cynisme politique. À cet égard, la campagne présidentielle du richissime Donald Trump est un véritable piège à clics à l'échelle humaine. Pour brouiller le paysage médiatique et mettre la main sur le pouvoir, le meilleur moyen est de véhiculer une opinion controversée qui dévie suffisamment de celle de la masse pour créer l'émoi. Si vous êtes fortuné et avez un certain charisme et beaucoup d'influence, vous aurez inévitablement un public qui adoptera vos idées et vous aidera à atteindre vos objectifs politiques.

Bien qu'une fonction des médias soit de faciliter le débat public, il reste que l'opinion prime désormais l'information. Nous sommes à blâmer quand nous lisons un grand titre ou les commentaires d'un article sans en lire le contenu. Nous sommes aussi à blâmer quand nous publions un mème préfabriqué pour répondre à une opinion plutôt que de trouver nos propres arguments. Peu à peu, notre opinion est influencée par celle qu'autrui ou qu'un département de marketing a déjà partagée. Notre comportement a déjà été largement conditionné par le message de ces « influenceurs » omniprésents qui tentent tout pour nous faire adopter leurs opinions aussi controversées qu'elles soient. Il est de plus en plus difficile d'éviter les parasites médiatiques : même AdBlock Plus joue à ce jeu en acceptant la commandite de certains groupes dans le seul but de les retirer des filtres anti-publicité et de nous faire voir du contenu indésirable. À qui faire confiance?

Pensez-y bien avant de partager un « top 10 » des meilleurs restos de poutine sur votre mur pour exprimer votre désaccord avec l'auteur : vous pourriez influencer l'un de vos amis. ◦

De l'absurdité du nationalisme de droite
...et de gauche

Il me semble que si une question a véritablement marquée 2016 au Québec, c'est celle de l'immigration. Nous sommes partis fort avec la crise des réfugiés syriens et nous nous sommes alignés pour finir en beauté avec la course à la chefferie du PQ et le cirque médiatique qui l'accompagnait. On se fait bombarder de messages contradictoires. On dit aux Parisiens qu'on est ouverts et que Marine Lepen est nazie, mais on se part un débat de société et on s'invente des tests de valeurs quand on voit une femme en burkini. Pour démêler le vrai du faux, il y a le fameux *Code Québec* qui vient de sortir et qui dit que, selon les sondages, les Québécois ne sont pas plus racistes que les autres Canadiens. Cela dit, je me demande qui s'affirme raciste haut et fort quand il reçoit un coup de fil de Jean-Marc Léger...

En parallèle à ça chez nos voisins, il y a l'attitude post-nationaliste de Trudeau et le régime de la terreur de Trump. Or, qu'on soit pour l'abolition de l'idée de culture nationale comme notre premier ministre ou pour l'affaiblissement de la diversité culturelle comme le candidat républicain, le même danger d'extrémisme nous guette. Un trop-plein de multiculturalisme qui nous fait encourager les inégalités entre les sexes en choisissant de faire un discours dans un endroit qui opère une telle discrimination, alors que d'autres endroits tout aussi religieux, mais moins intolérants existent... Ne pourrait-on pas dire qu'il s'agit là d'une forme d'extrémisme?

Cela dépend de la société dans laquelle on veut vivre. Pour M. Trump, les immigrants sont des parasites qui font que l'Amérique n'est pas aussi *great* qu'elle a pu être autrefois. Si les Américains décident de le suivre en novembre, ce sera notre droit et notre devoir de les traiter de racistes et je suis certain que nous ne nous en gênerons pas. Leur choix de société sera aux antipodes du nôtre et on le dénoncera. On le dénoncera avec ou sans charte des valeurs et avec ou sans pays. À ce moment, il y aura un véritable consensus, le peuple québécois se démarquera de ses voisins.

Parce que c'est cela que la plupart des gens n'arrivent plus à voir. Le projet national n'est pas un projet de droite visant à nous protéger de *l'autre*. Pas plus qu'il n'est un projet de gauche visant une société plus démocratique. Le projet national est un amalgame. C'est le sens même de la politique. Le projet de pays que l'on cherche à faire aboutir, c'est notre vision de ce que devrait être une société qu'on offre au monde. En ce sens, que l'on construise une société socialiste ou une société libérale importe peu. Ce qui compte avant tout c'est de vouloir participer au monde en tant qu'entité distincte. On a tendance à l'oublier. On a tendance à recentrer le débat politique sur l'axe traditionnel gauche/droite depuis quelque temps et l'exploitation de la question de l'immigration aujourd'hui en est le meilleur exemple.

> Ce qui compte avant tout c'est de vouloir participer au monde en tant qu'entité distincte. On a tendance à l'oublier.

Pour analyser le phénomène, les chroniqueurs s'en donnent à cœur joie. Pour certains, cela prouve hors de tout doute que les Québécois sont repliés sur eux-mêmes et que, xénophobes, ils veulent un pays blanc et catholique. D'autres à l'inverse traitent les avocats du multiculturalisme canadien comme des gens déconnectés incapables de saisir la précarité du peuple québécois véritable village gaulois de francophone dans une mer unilingue anglaise. Pourtant, est-ce que ces affirmations sont vraiment légitimes? Est-ce aussi facile à régler?

Le Parti Québécois, dans la précédente course à la chefferie, était littéralement en train de se vautrer dans cette simplicité. À entendre ceux qui défendaient l'approche d'Alexandre Cloutier, Jean-François Lisée faisait preuve de fermeture et faisait appel au côté obscur de la force. Ceux qui défendaient le député de Rosemont, pendant ce temps, accusaient Cloutier de faire l'apologie de l'islamisme. Pourtant, la dernière fois que j'ai regardé, les deux avaient des positions assez modérées et surtout assez similaires sur ces questions. Pour cause, les deux sont avant tout nationalistes et après tout, personne ne remet en doute que le peuple du Québec est un peuple métissé qui a toujours été dans un système de cohabitation culturelle. Avec les Amérindiens, puis avec les Britanniques et aujourd'hui avec le monde entier via internet. La culture canadienne-française catholique qui rend certains chroniqueurs du Journal de Montréal si nostalgique était déjà une culture métissée. Sachant cela, peut-on vraiment dire que notre couleur de peau ou notre religion est garante de notre identité? À l'inverse peut-on vraiment dire que le Québec n'a pas la langue française à cœur? Il me semble que s'il y a bien un élément qui met une majorité de la province d'accord, c'est bien la loi 101.

Peut-être éprouve-t-on simplement un malaise profond et une honte depuis le référendum de 95. Une honte de nous-mêmes tellement grande qu'on a voulu la mettre sur le dos des communautés culturelles. Pourtant, la réalité, encore une fois, n'est pas aussi simple. Un projet de pays pour le Québec ça se construit avec tous les Québécois. Il faut faire appel à tout le monde sans exception. Et même si certains ont historiquement toujours refusé la main qu'on leur a tendue. Et même s'ils la refusent encore. Il ne faut pas les mettre de côté quand il est question du projet national. Après tout, à 49.5 contre 51.5, il me semble que la proportion de 40 % de francophones qui a voté non est beaucoup plus à blâmer pour la défaite que le fameux vote ethnique.

Il ne faut pas perdre de vue que le projet national perd tout son sens quand il se construit dans un extrémisme idéologique. Les idéaux qui poussent les peuples à l'indépendance viennent, avant tout, d'une volonté d'autodétermination et d'une certitude qu'ils peuvent apporter quelque chose de différent à l'existence humaine en tant que nation. Le projet national c'est le sens que l'on veut donner à la politique et ce sens n'est ni la gauche ni la droite. Ce sens est en avant. ◦

Luttes politiques, parasitage et biopouvoir

D'emblée, la prudence est de mise : le terme parasite contient une charge politique si forte qu'il semble impossible de le penser en dehors de ses usages contemporains qui tantôt suggère une hiérarchisation du vivant par son acception biologique, tantôt inflige, par l'idée de parasite social que nous propose les journaux de masse, une discrimination d'une violence inouïe. Or, si le mot « parasite » se voit traversé de part en part de connotations politiques, force est d'admettre que notre conception du politique peut à son tour se réfléchir au travers de la catégorie de « parasitisme », et ce, particulièrement en regard aux luttes contre l'État, voire de façon plus générale sous le couvert des luttes pour l'émancipation.

Lorsque l'on emploie l'image du parasite comme métaphore du champ politique, l'on est vite forcé d'admettre que l'idée même du parasitisme contient en soi une ambiguïté insoluble. Cela transparait particulièrement dans toute tentative voulant penser les rapports inextricables entre capitalisme, étatisme, colonialisme et toutes formes de luttes s'y opposant. D'une part, et en centrant l'analyse du côté des opprimés, l'on peut défendre l'idée que toute lutte au sein du politique renferme un geste parasitaire face à la structure qu'elle conteste. Ici, parasiter peut signifier se nourrir de l'adversaire pour l'affaiblir, s'introduire dans son organisation pour en saper les fondements, voire subtiliser ses ressources pour mieux les canaliser à ses dépens. Tout comme le terme peut renvoyer aussi de façon plus négatives à la soumission des luttes devant forcément ***jouer le jeu*** des institutions qu'elles contestent, ne serait-ce que pour ***survivre*** au moyen des seules ressources disponibles, nourritures engendrées selon les modes de gouvernement dominant, en somme, vice inséparable de toute vie au sein du système oppressif triomphant.

D'autre part, l'on peut également soutenir le schéma inverse et rappeler le fait que tout pouvoir oppressif, toute forme de ***gouvernement***, fonctionne essentiellement grâce à un mécanisme parasitaire. Au-delà de toute théorisation institutionnelle, il faut que le mode de pouvoir en question s'insinue à même les comportements des personnes pour qu'il prenne toute valeur effective. Quand bien même le pouvoir adopterait la forme d'une institution étatique, qu'il assoirait sa norme au moyen de lois et de coercitions, qu'il symboliserait sa domination au travers d'un ensemble de signes théologico-politiques, il reste que sans un minimum de résonance chez les individus, sans une certaine forme de ***parasitisme*** par ce type de pouvoir en cours, aucune légitimité ne peut advenir.

Peut-être faut-il renverser ici le schéma classique de l'introjection pour mieux affirmer qu'il est nécessaire aux individus de produire et répéter certaines formes de domination, certains comportements oppressifs à une échelle inférieure, pour authentifier, voire fonder l'oppression générale du pouvoir institutionnel qu'ils subissent. Non pas, donc, qu'il faille qu'une population subisse le contrôle d'État en un premier temps pour qu'ensuite elle le reproduise à l'intérieur même de son tissu, mais bien plutôt qu'il est nécessaire qu'un ensemble d'individus pratique déjà certains rapports de pouvoir entre eux et ce, de forme analogue à la domination étatique, pour que ces mêmes individus puissent reconnaître la légitimité de la structure d'État comme mode de gouvernement authentique. Sous cet angle, ce serait une forme de gouvernement pris en tant que pratique, l'étatisme, qui viendrait parasiter les différents rapports entre individus pour mieux justifier son monopole du pouvoir. Cette forme de parasitisme semble aussi tenir au sein d'une analyse du capitalisme, où par exemple la validation du capital comme principe directeur de nos vies implique qu'il nous soit possible de valoriser nos relations avec différentes personnes au moyen d'un étalon, la monnaie, et qui plus est, que nous authentifions à travers elle la vente et l'achat de nos rapports interindividuels. « Notre relation amoureuse n'a pas de prix, elle vaut donc une dépense de haute valeur » serait un exemple parmi tant d'autres de la logique du couple parasitée par une forme de pouvoir – le capitalisme.

> Doit-on penser le statut de parasite de façon neutre, c'est-à-dire comme mode réversible de pouvoir pouvant servir tantôt l'émancipation, tantôt la domination, ou est-il plutôt dans sa forme propre intrinsèquement lié à l'un de ces deux pôles de la lutte?

Il semble donc qu'il soit possible, au sein de ces luttes politiques, de parasiter dans les deux sens. On peut tantôt siphonner les ressources de l'État pour nourrir un mode de vie qui l'attaquerait, tantôt se laisser traverser par une logique d'État, par exemple l'individualisme libéral, au sein de nos relations avec d'autres personnes. Or, cette ambiguïté propre au contexte des luttes politiques pour l'émancipation appelle une question plus profonde de méthode : peut-on défendre le parasitisme, pris comme moyen efficace de lutte contre le gouvernement d'État et le capitalisme qu'il défend, ou est-ce que le Capital et l'État n'ont pas pour fonction essentielle de parasiter nos vies? En d'autres termes, doit-on penser le statut de parasite de façon neutre, c'est-à-dire comme mode réversible de pouvoir pouvant servir tantôt l'émancipation, tantôt la domination, ou est-il plutôt dans sa forme propre intrinsèquement lié à l'un de ces deux pôles de la lutte? Si l'on se fie au critère biologique de la différence de taille entre l'hôte et le parasite, le parasitisme semble plus conforme au contexte de la lutte pour l'émancipation qu'à celui du mode de gouvernement. Et pourtant, limiter ainsi le parasitisme à la simple résistance revient aussi à s'interdire de penser toute victoire de la lutte, car le parasite, en faisant de l'organisme qui l'abrite sa nourriture principale, ne peut pas anéantir l'hôte qui le maintient en vie. De même, on s'interdirait aussi de voir comment le pouvoir étatique fonctionne à son échelle ***micropolitique*** et par le fait même on limiterait notre analyse du pouvoir aux seules structures formelles que nous dépeindraient les concepts émoussés ***d'institution politique, de gouvernement, de police***

ou encore ***d'armée***. Or, ces concepts ne nous permettent pas d'expliquer comment certaines formes de dominations se maintiennent et se reproduisent à l'intérieur de nous-mêmes, voire comment le goût de la domination traverse nos relations et va jusqu'à produire les liens qui nous attachent – ou nous enchaînent – les uns aux autres.

Un concept fort utile lorsqu'il s'agit de penser les rapports de pouvoir dans les luttes contre l'État est celui de *biopolitique* forgé par Michel Foucault. Par là, il entend faire référence à une pratique gouvernementale dont le pouvoir se veut proportionnel à sa capacité de générer, contrôler, voire gérer ***la vie*** d'un ensemble d'individus pris en tant que *population*. Un tournant se serait produit à la fin du XVII[e] siècle où pour la première fois la raison d'État commencerait à penser l'action de gouverner selon un principe de moindre gouvernement, c'est-à-dire dans le but explicite de limiter la dépense de ses mesures répressives. Or, si l'on soutient l'idée qu'un gouvernement contrôle plutôt sa population par le biais des moyens qui la font vivre et la régulent, c'est-à-dire en donnant aux sujets dominés la vie qu'il prévoit et décide, alors la question des luttes et du parasitisme devient aussitôt une question essentiellement nutritive. Car pour statuer sur la valeur subversive du parasitisme, il faudrait être en mesure de déterminer l'essence de la nourriture que donne à parasiter l'État. En nous abreuvant au sein de l'État, devenons-nous ses sujets de droit ou pouvons-nous imaginer différents types d'aliments à même la chair du gouvernement?

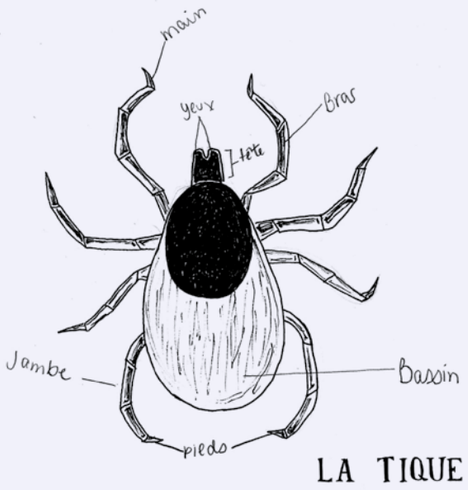
Il y a toutefois un problème à employer la métaphore animale dans le contexte du pouvoir biopolitique, puisque cette image renvoie trop à deux corps distincts, essentiels ou naturels, s'affrontant. Or, pour la réflexion générant le concept de biopolitique, il n'y a pas de structures ou d'institutions essentielles de gouvernement qui puisse préexister à des pratiques de pouvoir. On ne peut donc imaginer la forme de gouvernement institutionnalisée qu'est l'État sans reconnaître qu'elle est le résultat d'une longue série de pratiques de pouvoir qui lui est antérieure. Pas d'État, mais des pratiques d'étatisations, nous dit Foucault [1], renversement conceptuel fort riche puisqu'il nous permet de concevoir qu'à l'intérieur de nous-mêmes, dans nos gestes de tous les jours, il soit possible que l'on commette des gestes qui ***étatisent***, ainsi que d'autres de ***désétatisation***.

Dès lors, peut-être faut-il, au moyen de ce concept de biopolitique, abandonner la métaphore animale du parasite pour mieux la remplacer par le schéma ondulatoire du ***parasitage***. Car parasiter semble aussi envisageable au niveau du langage, à savoir que toute lutte doit à la fois intégrer les structures signifiantes dominantes, ne serait-ce que pour exister au sein du champ politique, et tenter de subvertir le langage au moyen de nouveaux usages en vue de faire apparaitre et de désamorcer ses diverses fonctions oppressives. Dans cette optique ondulatoire, un parasitage fructueux serait ce « grichement » propre à troubler la communication de l'État, ce bruitage qui serait à la fois grésillement de résistance sur les tons monotones du pouvoir, distorsion du champ de rayonnement que représente le discours dominant et, surtout, langage propre en lutte. Ce serait là quelques lignes sinusoïdales qui, à défaut d'être directrices, pourraient nous permettre de dessiner non pas les contours, mais le volume d'un espace encore flou et incertain, soit celui d'un langage commun et propre aux luttes pour l'émancipation. ◦

1 Michel Foucault. *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France.* Paris, EHESS. Leçon du 10 janvier 1979.

Attraction Parasite

Nous étions deux... puis trois. Le soir où tu l'as rencontrée, vous avez dansé, perchés dans la nuit, les yeux perdus dans le bleu des soirées qui ne finissent pas. Dans le noir, elle a reconnu la tendresse. Vos corps se sont rapprochés, peu à peu, attirés l'un vers l'autre. Lentement, elle a bougé son bassin contre toi, collée contre toi. Dès que ta main a touché sa peau, elle s'est retournée. Tes yeux se sont perdus dans ses trous noirs : il était déjà trop tard. Elle t'a embrassé tellement fort que tu en as perdu la tête. Elle a ensuite posé ses lèvres dans ton cou et elle s'est accrochée. Pendue à ton lobe d'oreille, elle l'a sucé doucement, férocement. Puis elle s'est remise à t'embrasser sur la bouche avec la langue. La salive comme poison, tu n'arrivais plus à parler quand je t'ai appelé au téléphone, tard dans la nuit, tu ne pouvais plus dire **je t'aime** ou rien du tout. Elle t'a rendu malade d'elle. Loin des yeux, de mes yeux, elle t'a vidé de ton amour pour moi. J'aurais pu lui arracher la tête, mais son visage serait resté dans la tienne.



LA TIQUE

D'abord masculin, le nom tique est devenu féminin. Les tiques sont des acariens parasites qui vivent sur la peau des humains et se nourrissent de leur sang. Les tiques passent la première partie de leur vie au sol et la seconde, ancrées dans la peau de leur hôte. Pour l'atteindre, les tiques sont en quête, au sommet d'un brin d'herbe, à la pointe d'une branche ou au bout d'une feuille, prêtes à s'accrocher à tout corps qui frôlera moindrement leur corps sensible. La plupart des tiques n'ont pas de yeux, mais certaines sont en mesure de reconnaître leur hôte préféré. Les tiques sont porteuses de nombreuses maladies et l'homme est parfois allergique à leur salive. Pour retirer une tique, il faut être prudent et ne pas tirer ou écraser la tique, sans quoi sa tête restera coincée.

Mon âme perdue

J'avais le cœur lourd ce matin en déposant un baiser sur son front, sachant qu'au retour du travail ma grande chambre me semblerait encore plus vide qu'avant. À nouveau elle m'aurait quittée.

Je me souviens de la fois précédente où nous nous étions rencontrées. Pendant plusieurs semaines, nous avions échangé nos idées. Affrontant les bourrasques hivernales, nous avions marché le long des berges glacées du large fleuve canadien. De l'autre côté, nous regardions, du coin de l'œil, avec une curiosité effrayée, les édifices qui déchiraient le ciel. Sans avoir à échanger un mot, nous savions que notre frayeur était partagée. Sur notre rive, les arbres nous rassuraient, et les rues dans lesquelles bientôt joueraient les enfants nous réconfortaient. Mais lorsque nous passions nos après-midis sur les marches du perron devant chez moi, ce décor, huis clos où rien jamais ne nous surprendrait, nous déprimait. Alors, nous rêvions de périples au bout du monde. Entre chez nous et ces ailleurs, nous sommes allées et venues. À maintes reprises, nous nous sommes quittées et nous sommes retrouvées, sur ces marches de béton, chaque fois un peu grandies.

Cette fois-ci, entre deux voyages, elle avait décidé de connaître ma vie européenne. Lorsqu'elle m'était apparue, croulant sous le poids de son énorme sac à dos, son éclat naturel obscurci par les épaisses ouates grises au-dessus de nos têtes, elle semblait bouleversée. Sa parole était fébrile. Elle décrivait sa nouvelle stratégie, tentant de nous convaincre, elle et moi, que celle-ci correspondait à quelques rêves inavoués. Pourtant, ses mots contrastaient de façon évidente avec ses plus profonds souhaits. Il m'a

semblé m'entendre à travers elle. Jusqu'à l'immeuble que j'habitais, j'ai porté son lourd bagage, rempli de réponses incomplètes de questions non formulées.

Je m'étais réjouie à l'idée d'éclairer mes jours d'une véritable amitié, car je souffrais de solitude en ce nouveau chez moi, un propre et morne appartement que je partageais avec deux colocataires grisonnants et déçus. Je m'y étais installée récemment, en quête de changement, mais déjà il m'était devenu confortable, empreint de mes gestes quotidiens. J'en avais un peu honte devant elle, sentant bien que je dérogeais à notre pacte silencieux : la recherche de l'inconfort dans la quête de l'épanouissement. Sa visite, je le sentais déjà, risquait de déstabiliser l'ordre fragile que j'avais instauré, le contrôle que j'exerçais sur ma routine, et l'impression de force qui en découlait.

Au fil des jours, l'oppressant horizon, l'humidité poignante et les nuages stagnants l'ont rapidement confinée entre mes quatre murs incolores où, discrètement, elle tissait un cocon de chaleur. Après les longues heures passées au centre de la cité monstre, à côtoyer les gens d'affaires les plus tourmentés, je la retrouvais avec soulagement dans notre habitat étroit. Nous y passions la plupart de nos soirées, au creux du divan, à parler de tout et de rien. Elle s'assoyait à ma gauche, en apesanteur, les genoux pliés, les pieds alignés. Un soir, elle a dirigé ma main sur sa poitrine, glissé mes doigts vers l'intérieur de son sein gauche. Ses pulsations se sont unies à celles de mes doigts. « Sens-tu comme mon cœur bat fort ? ». Elle a souri. « Quand j'étais enfant, je disais : maman, je le sens ici ».

Dans cette chambre, elle me faisait écouter des rythmes dépaysants, de précieux souvenirs dont elle s'était emparée lors de ses voyages. Les sons m'étaient inconnus, les mots différents, le message unique, à l'antipode de celui qui m'avait vu grandir et régissait mes décisions jusqu'aujourd'hui. *Tant de gens mentent, mais ils forment la majorité, et ceux qui sont perdus suivent le courant… Un chemin routinier, rien de plus qu'une séquence, naître, étudier l'histoire qu'on nous impose, et vouloir toujours plus d'argent…* Avec la gaieté d'une fillette, elle peignait pour moi son ailleurs, dans lequel je me plongeais avec envie.

Au crépuscule, le soleil saigne sur la ligne que forme l'océan Atlantique à l'infini. Le sable blanc et fin se rafraîchit, les cordes des guitares frémissent et, comme les sons du *pungi* du charmeur de serpent, semblent dicter les pas aux gens. Ceux-ci se rapprochent, les vibrations des batteries se fusionnent aux battements de leurs cœurs unis, les contretemps sont joués au piano. Les corps ondulent, doucement, *beat*, *off-beat*. La terre pivote de quelques degrés. Les danseurs sont plongés dans l'obscurité. Quelques étoiles scintillent, accrochées au haut rideau noir. *Beat*. *Off-beat*. Le globe tourne encore sur lui-même. Les épais rideaux sont tirés, dévoilant, à la lumière, les danseurs en transe. À l'horizon, le ciel perd de sa couleur, chaque seconde plus blanc. Elle ne peut s'arrêter de danser. Le soleil est au zénith. Son corps est vidé de tout nutriment, déshydraté… son âme est comblée… Elle ne s'arrêtera pas de danser… Elle plonge dans l'eau salée. Elle rit. Elle est vivante. Plus que jamais.

À côté d'elle, mes regrets me brûlent, et mes désirs, depuis longtemps engourdis, me submergent avec la force d'une vague.

Elle est partie, mais je la vois encore, perchée à califourchon sur ma rampe de balcon, surplombant la rue du haut du troisième étage. Les écouteurs sur les oreilles, le cou allongé, les yeux délicatement clos, le menton tendu, le nez qui pointe vers l'astre flamboyant, les bras relâchés, les poignets et les paumes offertes. « Ouvre-toi les yeux! Me crie-t-elle, tu t'aveugles, tu n'écoutes pas ton cœur, tu ne suis plus ton instinct! ». Elle rit. Ses dents de corail scintillent, frappées par les rayons du soleil étincelant. Son long front est lisse, libéré de toute tension, sans la trace d'une ride, comme celles qui crispent la peau des gens inquiets.

Devant la glace, avant de me rendre au boulot ce matin, je me suis regardée pour la première fois depuis des mois. Le mascara collait sur mes cils comme les mensonges sur mon âme. Sous ce lourd goudron, je me suis enfin vue, pleine d'espoir et de vie. Mêlé à mes larmes, le maquillage a coulé, et avec lui toutes ces phrases que je me répétais pour me rassurer, et qui avaient fini par me berner.

Je sens encore sa présence à mes côtés et le doux inconfort qu'elle a su créer en moi. Je me sens plus moi-même ce soir. Je me vide les poumons. Je me vide, me détache, m'envole comme la fumée. Du haut de mon balcon, je regarde les passants qui marchent seuls, les pieds pris dans le lourd béton qui les colle à leur vérité.

Plusieurs mois disparaîtront probablement avant que nous nous croisions à nouveau, avant qu'elle ne revienne me rappeler qui je suis. Encore une fois, elle brisera ma façade, rompra mes attaches. Comme une âme perdue, elle viendra m'habiter le temps de démasquer ma fausse réalité.

Et puis, son devoir accompli, elle repartira, le sac pesant sur ses épaules frêles, rempli de mes illusions perdues et de mes rêves ressuscités. ◦

t'as ma face

Sur un mur, un plafond, aux toilettes, un objet trouvé, son casier, la rue, le panneau, ce camion-là, derrière le panneau, boîte aux lettres. Commentaire, humeur, salutation, invitation, propagande, souhait. Jusqu'à ce qu'ils l'effacent, que d'autres le couvrent, que le soleil brûle la couleur.

J'ai déjà gagné non?

J'ai le sourire fendu jusqu'au bout des joues.

Si tu me cherches pas; je suis là, pas trop loin, les yeux sur toi ou trop plissés pour y voir quoi que ce soit.

Je l'ai toujours dessinée c'te face là, elle est partout dans mes cahiers du secondaire, les toilettes de mon cégep, les villes qui m'ont accueilli.

Personne te trouve mais le temps te perd. Essentiellement une marque de passage. Marque qui vaut peut-être autant peu que le passage de ceux qui n'en laissent pas.

Si tu me cherches, tu me trouveras à peine; je suis pas une pub.

Je n'ai plus à trouver le lieu parfait; celui où tous me verront. Je joue à cache-cache avec les gens. Toi, la police, la propriétaire, moi dans quelques mois qui ne se souviendra pas de cette fois-là, les concierges.

J'ai commencé à vraiment utiliser Instagram en février 2016, ça a vraiment changé la peinture. J'ai arrêté de peindre pour/sur moi, et plutôt juste pour/sur ce moment-là.

Faits main, juste des originaux qui ont été créés sous l'influence d'un moment et d'un lieu.

Je prévois pas comment la face va sortir, parfois je prends des demandes spéciales, mais le plus souvent c'est quand la couleur s'accroche au support que le visage se choisit.

La production de masse à l'échelle d'un individuel.

Quand j'ai commencé à recevoir des photos prises par les spectateurs des Faces, le jeu a commencé pour vrai.

J'ai pensé un moment que je me forçais pour jouer le jeu du quartier. S\O ELBARTO

Clic-Clac _ pchhhhhhhsschhhhhhhh. C'est tellement de pression qui sort d'un coup sur la ville.

Je joue pas, je m'amuse, y'a pas de règle, juste une envie.

Nos maisons, nos bâtiments, ont pas à être vides.
Pourquoi on se retiendrait de vivre dans un endroit qui change comme nous?

Je suis un trésor de l'architecture. Je célèbre les possibilités de notre quotidien.

Pourquoi j'aurais uniquement à être victime de ce que je vois tous les jours de ma vie lorsque je sors de chez moi?

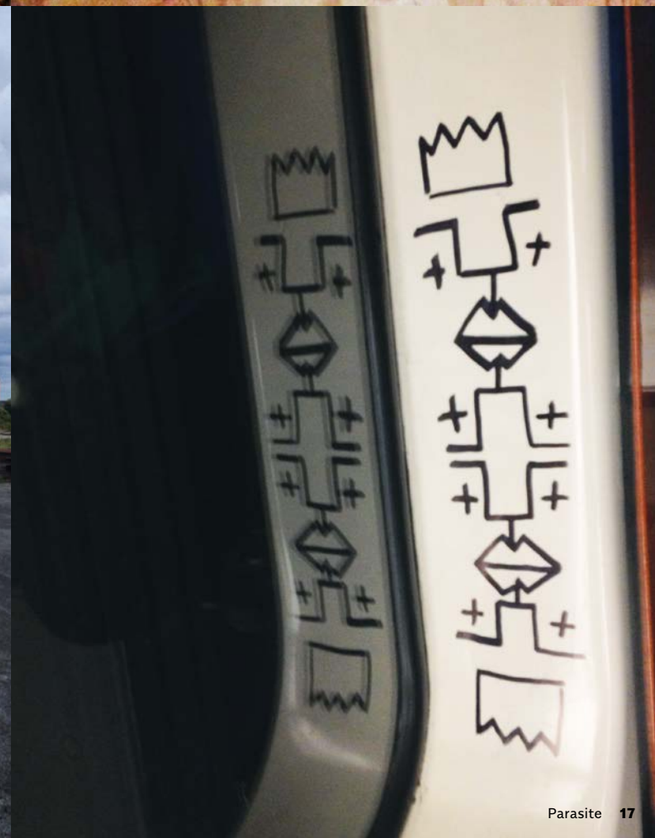
Autrement que de la pub ou des peintures commandées; on voit pas grand-chose.
Quelqu'un, quelque part, a-t-il peur de l'expression des autres?
Les motivations de cette personne-là doivent être drôlement personnelles.

J'arrêterai un jour peut-être : d'autres commenceront.

C'est un plaisir, j'ai au moins une autre vie, pas juste ça à faire de la couleur pi des lignes.

Toi peut-être? Je dessine pas bien moi non plus. Je me suis pratiqué en le faisant. ◦

Instagram : Tas_Ma_Face
tasmafacepasmaface@gmail.com



La vie devant les yeux

Maman me montre une sorte de pâte colorée. Elle en a de nombreuses variétés. Elle trempe un bout de bois orné de poils dans la mixture rouge et l'étale sur du papier. Elle rajoute de la pâte jaune sur son trait, et une nouvelle couleur apparaît. C'est beau.

...

Il fait chaud. Le soleil brille dans un ciel dégagé, et cela fait une éternité que maman et moi marchons dans les étroites rues du quartier commerçant. Nous arrivons devant une énorme porte en bois mal poncé, où se trouve un attroupement d'enfants de tout âge. Intrigué et franchement intimidé par mes alentours, lieu de chahut et de brouhaha, je me perds dans mes pensées en m'interrogeant sur la nature de ces gens tout en scrutant les lieux. Maman me tire de ma rêverie en me laissant un baiser sur le front, puis s'en va avec un grand sourire. Cela me déplaît. Une autre femme souriante qui ressemble à maman nous demande de nous mettre en rangs. Pourquoi? Qui sont ces gens?

...

Tout le monde est là, et ils ont tous amené des cadeaux! La mère de Thomas a fait un joli gâteau blanc couvert de crème et orné de fraises. Il est délicieux. Bientôt, nous partons jouer au parc; papa a organisé un grand jeu de piste, et j'ai hâte de découvrir quel est le trésor.

J'adore cet endroit. Les fleurs y sont colorées et il est plein de vie. On y croise toute sorte d'oiseaux et de petits animaux. L'eau ruisselante qui le parcourt y crée une ambiance rafraîchissante. J'aime bien m'asseoir en silence à côté du vieil Oscar quand il peint ce qu'il voit devant lui. Mais je n'aime pas le méchant gardien, il semble n'être là que pour gâcher notre plaisir et limiter notre liberté. Je pensais que la nature était ce qu'il y avait de plus libre?

...

Ces cours ne m'intéressent pas. On nous parle de chiffres et de guerre, mais je passe mes journées à griffonner dans mes cahiers. J'ai déjà eu plusieurs rappels à l'ordre, mais peu m'importe. Le monde est de l'autre côté de cette fenêtre, que m'importe de m'isoler dans de vieux livres.

...

Jacob est venu à la maison l'autre soir avec Henri, un ami français. Nous avons... emprunté une bouteille de vin à mes parents pour recevoir cet invité particulier. Un peu plus âgé que moi, il étudie les beaux-arts à la Sorbonne. Il nous a fait part de ce qu'est la vie à Paris, ce qui m'a captivé et m'a donné de nouveaux objectifs. La vie à l'air tellement plus opportune ailleurs! Il a suggéré que nous allions en ville pour jouer à « cache-cache mitoulas », un jeu qui consiste à chercher un objet qu'une femme aurait préalablement caché dans son soutien-gorge. Les Français sont des gens bizarres.

...

J'ai presque fini d'assembler mes bagages et ai fait tous mes adieux : je pars demain matin pour Paris. Henri m'a trouvé une modeste chambre de bonne à Montmartre, et j'en meurs de poésie. Tous les journaux s'agitent à propos de la mort d'un politicien en Europe de l'Est, mais ce genre d'histoires ne m'intéresse pas. Quitter son chez-soi est douloureux, mais je trouverai du travail et bâtirai ma nouvelle vie. Il me peine de devoir interrompre si soudainement des amitiés qui évoluaient de connaissances scolaires à de vraies relations durables et intimes, mais nous resterons en contact par la poste. Ce n'est qu'un au revoir.

Nous passons un moment étrange avec mes parents, mélange de nostalgie et d'enthousiasme. Il est temps pour moi de voler de mes propres ailes.

...

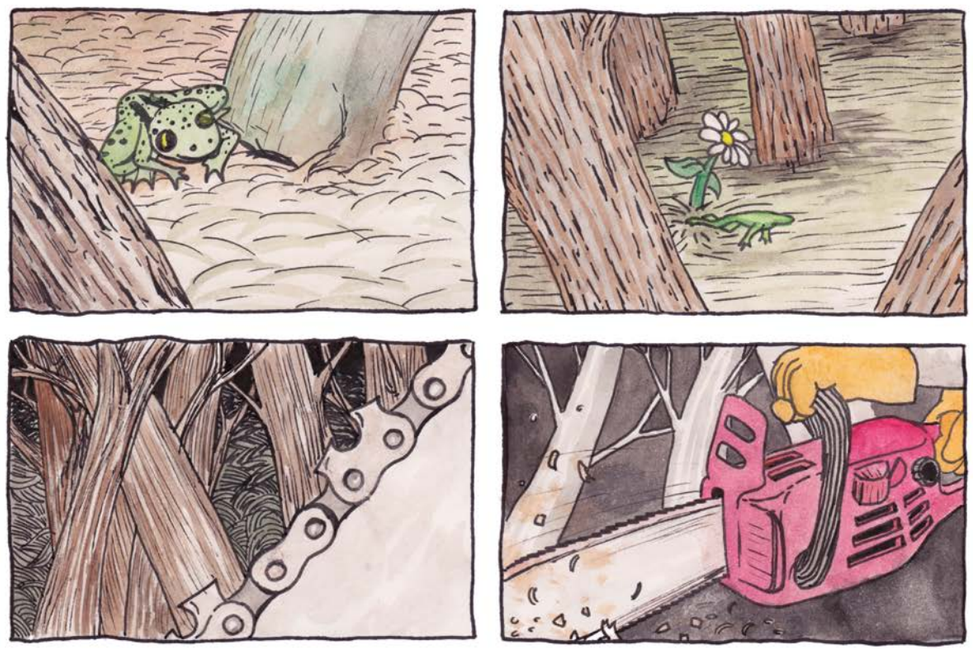
...

...

Il pleut. Tout le monde s'agite. J'ai de la boue jusqu'aux genoux. N'auraient-ils pas pu mieux creuser ces terriers? Nous n'avons pas avancé d'un mètre depuis que je suis arrivé, de toute façon. On entend des cris et autres détonations à glacer le sang. Je vis un moment complètement surréel et écrasant. Ce crétin de moustachu à casquette nous hurle ce qu'il pense être de quoi nous motiver, luttant à être entendu. Comment ai-je atterri dans ce pétrin? J'ai apporté des pinceaux avec moi, mais qui sait quand je pourrais m'en servir?

Le gradé nous crie d'avancer. On se bouscule, on peine à s'extirper de ce terrier maussade. Enfin sortis, nous sommes dans un champ désolé. En plissant les yeux, je peux apercevoir notre objectif et

°



Psychologie Moderne

I

La voiture de Margot lui donnait mal au dos. Depuis plusieurs années, elle faisait une sciatique. Elle préférait utiliser la BMW de son ex-mari. Cet été-là, elle avait loué un chalet à l'extérieur de la ville, mais, pour une raison qu'elle ne connaissait pas, Bernard ne put lui prêter la voiture. Elle prit la décision d'acheter une nouvelle voiture après avoir posé ses sacs dans l'entrée du chalet. Elle sortit un petit carnet sur lequel étaient représentés des nuages d'un blanc éclatant et d'un ciel bleu pastel et nota : *En revenant de la nature, je vais acheter une nouvelle voiture.* Il lui semblait que noter sa décision la rendait plus réelle.

Le temps passé dans la nature fut extraordinaire pour elle, et l'inspiration créatrice (qu'elle croyait divine) s'empara d'elle. Elle invita quelques amies du travail et une femme qu'elle avait rencontrée dans un groupe d'entraide, mais seulement pour deux journées. Les autres jours, elle les passa seule. Elle marchait beaucoup. Son dos ne lui faisait pas trop mal, loin de la ville. Elle regardait les arbres danser dans le vent, les écureuils, les petits suisses. Mais elle préférait le lac, bleu azur le matin et presque noir en fin de soirée. Elle se disait que c'est sa petite fille blessée à l'intérieur d'elle qui s'amusait dans la nature.

C'est sa psy qui lui apprit, un jour, qu'à l'intérieur d'elle vivait cette enfant blessée. Depuis, elle se jura à elle-même d'en prendre le plus grand soin. Quand Margot était triste, blessée, fâchée, heureuse, enfin, pour presque toutes les choses qui l'habitaient, elle se rapportait à elle. Elle en parlait souvent. Il lui arriva même, une fois, de raconter à son fils Jacob qu'elle pouvait voir la petite fille pleurer, derrière une porte à moitié fermée. Sur le chemin du retour pour la ville, chaque bosse sur la route était comme un coup dans son dos. Mais elle se rappelait avoir écrit qu'elle allait acheter une nouvelle voiture. Cela lui faisait le plus grand bien.

De retour chez elle, une fois les sacs posés sur la table de la salle à manger, Margot se laissa tomber dans le fauteuil que Bernard lui avait acheté. Tandis qu'elle fixait le plafond, regrettant les jours à l'extérieur de la ville, sa douleur physique se transposa quelque part à l'intérieur d'elle, sous la peau et sous les os. Elle se leva et marcha lentement jusqu'à la cuisine, où une porte mène au balcon qui donne sur la ruelle. Elle entrouvrit le rideau avec son autre main et regarda de l'autre côté, chez l'appartement voisin. En premier, elle regarda la fenêtre du premier étage. C'était la cuisine. Elle leva les yeux vers les rideaux fermés de la fenêtre du deuxième, de la chambre maître. Elle les fermait, elle aussi, quand Bernard et elles faisaient l'amour. Ses bras se rappelaient encore ce mouvement brusque qu'elle faisait pour les fermer d'un coup. Elle s'imagina une autre femme faire ce même mouvement. Une femme devait sûrement se cacher derrière. Elle ferma les yeux et secoua sa tête et respira profondément. *C'est ma petite fille qui est fâchée*, se dit-elle. Elle décida de faire un thé pour la calmer.

Elle s'assit à la table de la salle à manger où trainaient les choses ramenées du chalet, dont plusieurs livres empilés. Au bas de la pile se trouvait un livre que son fils lui avait conseillé, *L'insoutenable légèreté de l'être*, de Kundera. Margot l'avait commencé, mais le trouva trop négatif à son goût. Elle préféra lire un livre de psychologie populaire, qui décrivait la différence entre les personnalités de *sauveurs*, et les personnalités de *fuyards*. En lisant, elle croyait donner un sens à son ancienne relation, se percevant comme une sauveuse et, Bernard, comme un fuyard. Quand elle réussissait à trouver un sens aux choses, ce qui n'arrivait pas souvent, comme pour la majorité des personnalités nerveuses, son dos lui faisait moins mal.

Margot passa le reste de la soirée à regarder le prix des voitures sur internet. Elle ne rebrancha pas son système de son caché derrière la télévision. Elle ne savait pas où trouver l'énergie nécessaire pour l'atteindre. L'appartement resta silencieux. Il faisait un peu froid. Elle enfila un poncho qui ressemblait à un tapis avec des motifs sud-américains. Plusieurs fois, pendant la soirée, elle se leva, sans réellement réfléchir, sans réellement penser. Elle s'avançait jusqu'à sa fenêtre comme un fantôme et entrouvrait le rideau du bout de ses doigts pour observer l'appartement de Bernard. En fin de soirée, elle aperçut de la lumière. Elle se sentit tomber.

Elle réfléchit longtemps après s'être couchée dans son grand lit. Elle pensait aux voitures et à Bernard. À la lumière derrière les rideaux. Elle s'imaginait plein de femmes, plus jeunes et plus belles qu'elle. Elle se disait qu'elle resterait seule toute sa vie parce que ce n'est pas autour des hommes que tourne son existence. Et en pensant cela, elle trouvait que Bernard ne valait rien, que c'était un hypocrite, parce que lui voyait déjà quelqu'un d'autre. Elle alluma la lampe de chevet et écouta pendant quelques minutes le tic tac de l'horloge de la cuisine. Elle imagina un gros insecte qui tournait en rond, lentement, sur les murs. Finalement, elle décida d'appeler son fils le lendemain pour qu'il l'aide à trouver une voiture pendant la semaine. Elle pensa à lui parce qu'elle a une photo de lui sur sa table de chevet. Elle sortit de sa couverture et nota son idée. Puis elle retourna sous la couverture, éteint sa lampe de chevet et s'endormit rapidement.

II

Cela faisait plusieurs fois que Margot appelait Jacob, sans réponse. Le jour d'avant, l'amoureuse de Jacob, Anna, déménagea dans son propre appartement, sans pour autant mettre fin à leur relation. Elle avait espoir qu'un peu de distance sauverait leur relation qui n'aboutissait à pas grand-chose. Jacob lui en voulait énormément. Il voulait régler leurs problèmes ensemble, et ne comprenait pas à quoi tout ça servait. Quand son téléphone cellulaire vibra, Jacob venait tout juste de finir de se rouler un joint, sur sa copie de l'esthétique d'Hegel et écoutait la sonate de Kreutzer de Beethoven. Il aimait la violente mélodie, l'harmonie du piano et du violon, comme deux voix qui s'élèvent au milieu d'une tempête, se répondant par moment, et s'ignorant par d'autres. L'une toujours plus forte que l'autre, sans jamais pouvoir arriver à un alignement parfait. Il baissa le son et regarda l'afficheur du téléphone, sur lequel était écrit « *Maman* ». Il répondit mécaniquement.

— Pourquoi as-tu besoin de moi? demanda-t-il. Je n'y connais rien en voitures.

— J'ai besoin de l'amener pour une estimation. Tu sais qu'elle me fait mal au dos. Tu pourras m'accompagner jusqu'au garage. Elle me fait mal au dos, ma voiture. J'ai un rendez-vous au garage, demain.
— Tu veux que je conduise?
— Oui, ça me ferait beaucoup de bien.
— Il est où ton garage»?

Le garage était à une dizaine de minutes de l'appartement de Margot. Jacob hésitait. Il lui parla du déménagement d'Anna, pour changer de sujet.

— Tu ne peux pas la contrôler. Elle a besoin d'espace.
— Je sais, mais j'aurai aimé que l'on puisse tout régler ensemble. Qu'elle n'ait pas besoin de reculer d'un pas, je veux dire de notre relation, de nous. Maintenant, je dois aussi reculer d'un pas.
— C'est grandir, ça, mon fils.
— Ça fait mal quand même.
— C'est le petit garçon à l'intérieur de toi qui crie… tu devrais lire le livre du conférencier dont je t'ai parlé, avec les différents types de personnalités. Anna est une sauveuse… elle doit prendre de la distance pour mieux te sauver… Bernard et moi…»

Margot continua de monologuer à ce sujet. Jacob, qui avait entendu cette histoire et cette théorie au moins une dizaine de fois, répondait ou bien par oui, par monosyllabe, ou par un *je sais* sec. Il lui semblait que sa mère ne faisait que se parler à elle-même. Il ne croyait pas à ces histoires d'enfant intérieur, à ce qu'il appelait *la psychologie moderne*. Quand Margot arrêta de parler, Jacob ne répondit rien.

— Veux-tu venir dormir chez moi, ce soir?»

Tout le long de l'appel, Jacob jouait avec son joint.

— Je voudrais voir Anna, répondit-il. Mais je pense que si je vais la voir, je vais essayer, inconsciemment ou pas, de lui faire regretter cette décision, qui la fait souffrir, elle aussi…
— Je crois que cela serait mieux pour toi, de passer la soirée avec ta mère. Et on pourra aller au garage ensemble, demain», dit Margot, qui se tenait devant sa fenêtre, à regarder les rideaux du deuxième. Jacob lui répondit qu'il allait y penser. Quand il raccrocha, la sonate arrivait à sa fin. Il n'y avait pas prêté attention pendant l'appel. Il n'y pensa plus.

Margot conclut, de sa discussion avec Jacob, qu'il viendrait ce soir. La conversation lui apporta une certaine satisfaction et l'énergie pour faire un peu de ménage. Elle posa son téléphone sur la table de la salle à manger. Elle n'aimait pas le désordre, jusqu'à l'obsession. Alors qu'elle rangeait les livres dans sa bibliothèque, elle se perdit dans ses pensées. Bernard laissait ses enfants rester debout à l'heure qu'ils voulaient, autant la semaine que la fin de semaine. Ils ne faisaient pas la vaisselle tout de suite après le repas, et même que l'adolescente de seize ans pouvait dormir chez son copain quand elle le voulait. Margot n'avait aucun contrôle sur les deux enfants à Bernard. Elle détestait cette désorganisation. Plusieurs fois, quand ils allaient se coucher, pendant de longues discussions, elle essayait de faire voir à Bernard ce qu'elle voyait, c'est à dire, dans ses mots, *le chaos*. Ces souvenirs l'agaçaient. Elle jeta un coup d'œil dans son frigidaire, instinctivement, pour se changer les idées. Après une rapide inspection, elle eut la soudaine envie de boire un verre de jus frais. Elle mit ses chaussures de sport qu'elle avait spécialement achetées pour son dos et que Bernard avait payées. Quand elle sortit, la lumière du soleil l'aveugla. C'était une belle journée d'été, un peu humide. Elle descendit les marches avec soin en s'appuyant sur la rampe. Son dos lui faisait mal.

III

Dans la rue, elle aperçut à quelques mètres un homme portant une chemise bleue ouverte qui montrait un torse recouvert de poil blanc, tenant un chien en laisse, beau pour son âge. Le chien bondit de joie en apercevant Margot. Elle laissa échapper un petit cri et s'agenouilla devant le chien, sans rien dire à l'homme. Elle ignora ce qu'il lui dit. Le chien lui lécha le visage, et sa queue s'agita dans tous les sens. Margot prononça doucement le nom du chien : *Boomer, Boomer, Boomer…*

Margot se releva et regarda l'homme. Il avait un visage fatigué, les cheveux défaits et une barbe de quelques jours. Elle prit la parole.

— Il me faut une nouvelle voiture, Bernard. Je vais faire estimer la mienne demain.

Bernard la considéra pendant quelques secondes, sans étonnement apparent. Le chien s'assit entre les deux, leva sa tête vers eux, comme s'il écoutait la discussion. Bernard demanda, nonchalant :

— La BMW ne te convient pas?
— Non, c'est ma voiture qui ne me convient pas. Et je ne peux pas toujours avoir la BMW.
— C'était une exception, cette semaine. Mais si tu veux, je pourrais te la vendre, comme ça tu n'auras pas besoin de faire affaire avec un garage.
— Pourquoi as-tu pris la voiture? Ne pouvais-tu pas prendre ta moto?

Bernard fit une moue et répondit :

— Je n'étais pas seul.

Des larmes montèrent aux yeux de Margot. «Il n'était pas seul!» se dit-elle à l'intérieur d'elle, en s'essuyant les yeux et en détournant sa tête, subtilement. «Je n'étais pas seul!» répéta-t-elle en elle. Le chien donna un coup de patte sur la jambe de Margot. Elle se baissa à nouveau vers lui et lui caressa la tête.

— C'était bien, dans le chalet? lui demanda Bernard qui croyait cette discussion terminée.
— Oui c'était très bien… ça a fait beaucoup de bien à ma petite fille blessée.
— C'est bien, je suis content pour toi.»

Et Bernard sourit faiblement, mais avec sincérité. Et puis, comme si Margot ne faisait que continuer la discussion qui se passait à l'intérieur d'elle, elle ajouta :

— Je n'étais pas seule. J'ai eu de la bonne compagnie.

Elle souhaita à Bernard une bonne soirée avant qu'il puisse répondre quoi que ce soit, sans caresser une dernière fois le chien qui ne demandait rien d'autre que de l'amour. Alors qu'elle s'éloignait, Margot inspira profondément. Sa tête se mit en marche et elle se rappela que, quelques semaines plus tôt, Bernard lui parla de la voisine d'en face. Elle ne se rappelait pas exactement ce que Bernard avait à lui dire, mais elle crut se souvenir qu'elle conclut de la discussion que la voisine flirtait avec lui. Tandis que les hommes du quartier la regardaient passer, elle se tenait bien droite, sans détourner les yeux d'un point imaginaire devant elle, les sourcils froncés. Son nerf lui faisait mal. Margot ne connaissait même pas le nom de la voisine d'en face; mais elle savait qu'elle était bien plus jeune qu'elle. Elle la voyait fumer, de temps en temps, assise dans ses escaliers. Elle souriait à Bernard quand ils étaient encore ensemble. Margot sentait un fourmillement qui se déplaçait du bas de son dos, à ses fesses, et puis ses jambes, comme quand quelqu'un se réveille après avoir dormi sur son bras, et que le sang recommence à circuler. Mais elle ne posa pas sa main sur son dos comme elle le faisait à l'intérieur de son appartement. «Il baise la voisine», dit-elle à voix basse.

IV

Margot avait de longs cheveux noirs et un teint foncé, héritage de ses ancêtres amérindiens. De petite taille, son corps n'avait pas vraiment perdu avec le temps. Ses seins se tenaient bien et son ventre plat faisait ressortir ses hanches et ses fesses. Elle portait ce jour-là une camisole et des pantalons de joggings moulants. Un homme, qui conduisait une belle Mercedes, enleva ses lunettes de soleil pour mieux la regarder. Il lui sourit. Elle le remarqua et lui sourit à son tour. Elle oublia la voisine d'en face pendant quelques instants. Quand elle arriva au marché, elle put voir sa propre réflexion dans la porte vitrée. Margot la contempla jusqu'à ce qu'elle disparaisse, tandis qu'elle poussait la porte avec difficulté. Elle s'imaginait déjà au garage, où un vendeur de voitures n'aurait rien d'autre en tête que de vouloir la baiser ou lui vendre quelque chose au prix fort. Elle trouvait les vendeurs de voitures plutôt cons. Elle avait oublié son intention d'acheter un jus frais, et la douleur dans son dos lui rappelait qu'elle avait besoin d'une nouvelle voiture. Mais elle ne serait pas seule. Elle serait avec Jacob. Elle acheta une baguette et une salade de couscous et puis rentra chez elle.

Des mouches des fruits s'envolèrent dans tous les sens quand Margot prit une pomme du bol posé sur la table de la cuisine. Elle avait rangé la salade dans le frigo et coupé le pain. Assise à la table, les jambes croisées, elle ne savait pas quoi faire en attendant Jacob. Margot regardait son carnet avec le ciel et les nuages. Elle l'ouvrit et lut les deux lignes, ses deux décisions. Elle pensa un instant, croqua bruyamment dans la pomme, et puis décida d'écrire une lettre à Bernard.

Bonsoir Bernard.

Je vais faire estimer ma voiture demain. La suspension de ma voiture me fait si mal au dos, et je suis fatiguée. Jacob va la conduire jusqu'au garage. Je vais le suivre avec la BMW. Nous avons rendez-vous demain au garage à 10hr30. Pourras-tu me laisser les clés dans ma boîte aux lettres?

Merci beaucoup,

Margot.

Elle leva la tête un instant et repensa à leur rencontre plus tôt. Et puis, elle ajouta, en Nota Bene :

Tu sais Bernard, il va falloir parler. Je reçois mon fils pour souper, ce soir. Mais je ne sais pas si nous pouvons continuer à être voisins.

Elle glissa la feuille dans une enveloppe et l'apporta dans la boîte à lettres de Bernard. Elle se sentait beaucoup mieux et trouva l'énergie pour brancher son système de son. Elle écouta longtemps son album favori de Miles Davis en regardant sur son ordinateur les photos qu'elle avait prises au

chalet. Elle en aimait une en particulier, un magnifique plan où l'on apercevait la lumière du lever de soleil sur l'eau calme du lac, entouré de pins, sans voir le ciel. En plein centre s'étendait un petit quai et, comme l'on ne pouvait pas voir le ciel dans le plan, l'angle de la photo donnait l'impression d'un espace très restreint. Margot y voyait quelque chose de si petit dans quoi était emprisonné quelque chose de si grand, quelque chose qu'elle s'imaginait très facilement pouvoir conserver à l'intérieur d'elle. Cela l'inspira; elle chercha sous son lit un carnet et relut la dernière phrase qu'elle avait écrite : *Devant le chef d'œuvre de la nature, c'est ma petite fille qui s'émerveille. C'est son sourire qui se glisse sur mes lèvres.*

Pendant que Margot écrivait, elle oublia le monde à l'extérieur d'elle. Quand elle releva la tête pour de bon, que l'inspiration était passée, on ne pouvait plus entendre la trompette de Miles Davis. Elle se rappela avoir écrit la lettre à Bernard. Comme si c'était il y a longtemps, elle s'étonna soudainement qu'il ne l'appelât pas, ou qu'il ne cogne pas à sa porte. Mécaniquement, elle regarda à nouveau ses photos, une après l'autre, pendant quelques dizaines de secondes, mais ne faisait que penser au téléphone, qui ne sonnait pas. Elle regarda l'horloge de la salle à manger. Elle se demanda à quelle heure elle avait déposé l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Elle marcha violemment vers la fenêtre de la cuisine. Quand elle vit les rideaux fermés, elle réalisa que Jacob ne lui avait pas donné de nouvelles. Elle lui envoya un message texte.

Viens-tu souper ce soir finalement? J'ai acheté une baguette, de la salade de couscous, et j'ai décongelé un morceau de croustade aux poires pour dessert.

Comme si elle voulait confirmer la présence de son fils, elle sortit les croustades du congélateur après avoir rangé son téléphone. Elle s'avança à nouveau vers la fenêtre et aperçut Bernard, dans la cuisine, qui coupait des courgettes sur une planche en bois. Elle se sentit alors très seule. Elle se demanda si elle ne devrait pas aller le voir. Peut-être en a-t-il assez, pensa-t-elle. Il ne voulait plus d'elle, et de toute façon avait trouvé quelque chose de mieux qu'elle, quelque chose de plus excitant. Il ne voudrait plus lui vendre la BMW.

Le temps passait et le soleil commençait à se coucher pendant que Margot faisait des allers-retours entre son ordinateur et la fenêtre de la salle à manger. Elle ne pouvait plus voir Bernard. Pendant qu'elle ne regardait pas, il avait laissé sortir le chien, qui s'était couché devant la porte arrière de l'appartement. À chaque fois qu'elle retournait à la fenêtre, elle espérait voir Bernard. Il n'y avait que le chien. Elle ne l'avouait pas, mais elle savait qu'elle voulait aller le rejoindre, de plus en plus, à chaque fois qu'elle ne pouvait pas le voir. Il lui dirait que tout va bien. Il a toujours été gentil avec elle. Ou bien, elle aurait le cœur net, qu'il voit quelqu'un d'autre, et elle pourrait le rayer de sa vie pour de bon.

Margot lava son visage dans le lavabo de la salle de bain. Quand elle rouvrit les yeux, et qu'elle put se voir dans le miroir, elle remarqua chaque détail de son visage et, à cet instant, ne se trouva pas particulièrement laide, ou vieille. Elle ne se reconnaissait pas. Elle se déshabilla, et repensa à l'homme dans la belle Mercedes qui lui sourit dans la rue. Elle mit des sous-vêtements chics et une jolie robe noire de soirée d'été.

Alors qu'elle descendait ses escaliers, Margot sentit une vibration dans son sac. Elle savait qu'une seule vibration signifiait un message texte. Elle s'arrêta pendant une seconde. Elle glissa sa main dans son sac, puis haussa les épaules et sourit doucement, comme si elle se résignait à quelque chose. Elle continua de descendre les escaliers. Elle marchait comme plus tôt, bien droite, mais ne fixait pas de point imaginaire. Elle passa à nouveau devant le marché, mais ne s'arrêta pas. Ses pieds avançaient doucement, et elle regardait les gens autour d'elle. À quelques-uns, elle envoya un petit sourire.

V

Après avoir parlé à sa mère, Jacob décida d'appeler Anna à la place de fumer son joint. Ils discutèrent longtemps. Pendant l'appel, il reçut quelques messages textes auxquels il ne prêta pas attention. Il parlait avec froideur, mais, malgré tout, avec aussi beaucoup d'amour et de tendresse. Il profita de l'appel pour parler de sa mère, et de ses théories sur l'enfant intérieur auquel il ne croyait pas. « Je ne sais pas trop, dit-il. Elle me dit tout le temps qu'elle a compris quelque chose, qu'elle a grandi. Mais, j'ai l'impression qu'elle ne fait que dire ça parce qu'elle n'a pas changé. Elle est encore pareille. En déni, en projection. » Jacob continua : « Moi, et toi, nous combattons les problèmes en leur faisant face, sans déni, sans rien. Même si je déteste que tu sois partie, je prends la décision de prendre soin de moi, de passer la soirée avec ma mère ». Il irait se joindre à Anna le lendemain. Après avoir raccroché, il resta assis dans son fauteuil et fixa pendant quelques instants une photo de lui et Anna accrochée au mur. Jacob quitta son appartement et pris le métro vers *Place des Arts*. Il faisait chaud dans le métro et il suait à grosses gouttes. Quand il sortit enfin, il eut à courir pour ne pas manquer son autobus. Sur la longue rue Sherbrooke, remplie de touristes à ce temps de l'année, et la rue Parc, remplie d'une autre sorte de touristes, Jacob regardait le monde autour de lui passer.

Plus l'autobus avançait, plus la paix emplissait Jacob. Il repensait à une prière qu'il lut quelques jours plus tôt, une prière de bâtisseurs de cathédrale, remplie d'humilité et de noblesse, si simple. Il se réfugia dans ce texte dont il se rappelait seulement quelques phrases. Un passage en particulier resta inscrit en lui :

Garde-moi dans l'impuissance de la perfection, sans quoi je me perdrais d'orgueil. Purifie mon regard : quand je fais mal, il n'est pas sûr que ce soit mal et quand je fais bien, il n'est pas sûr que ce soit bien. Seigneur, ne me laisse jamais oublier que tout savoir est vain.

Ces mots rassurèrent les choses qui vivaient à l'intérieur de lui et il se sentit capable de passer la soirée avec sa mère. Il lui semblait faire la bonne chose, une chose adulte.

Quand Jacob monta les marches de l'appartement de sa mère, il faisait nuit. Il s'était arrêté dans un café pour pouvoir mettre ses pensées sur papier. Il lui avait envoyé un message texte auquel Margot ne répondit pas. Il ne s'en soucia pas, sachant que sa mère était d'une génération différente, et qu'elle ne vivait pas avec son téléphone attaché à sa main. Il cogna, deux fois. Après quelques instants, il essaya de voir quelque chose par la fenêtre. Il n'y aperçut que la salle à manger, plongée dans l'obscurité. Seule la lumière de l'écran de l'ordinateur illuminait faiblement les murs. Il y avait deux petits pots à côté de l'ordinateur. Il cogna à nouveau. Margot n'était pas là. Elle l'avait oublié. Au loin, un bruit de vieux moteur commença à se faire entendre. Jacob se retourna et posa ses bras sur le balcon. Il regarda une belle Mercedes rouler lentement dans la rue, les fenêtres baissées, et entendit une femme rire.

Jacob descendit les marches et sortit le joint qu'il avait glissé dans son paquet de cigarettes. Il s'avança dans la ruelle qui sépare le bloc de Margot et celui de Bernard, la ruelle qu'il connaissait bien. Il eut soudainement froid et croisa les bras un instant. Il se dit que l'été arrivait à sa fin. Des chats se battaient dans le noir et miaulaient violemment. Des nuages cachaient la lune, et tout n'était qu'ombre dans la ruelle. Au loin, Jacob pouvait voir la rue principale qui brillait, des groupes de gens qui se promenaient. Il mouilla le joint avec ses lèvres et puis le fit sécher avec la flamme de son briquet. Il repensa à la sonate de Kreutzer qu'il écoutait lorsqu'il roulait son joint plus tôt, quand Margot l'appela. Anna jouait du violon. Il imagina son corps se tendre et se détendre, l'archet frottant sur les cordes, il la voyait en robe de soirée, scintillante. Il se demanda alors ce qu'elle faisait en ce moment. La séparation lui pesait. Il alluma le joint. Il entendit le papier brûler, il sentit sa gorge s'enflammer, et toussa. Margot aurait pu dire, peut-être avec raison, que son petit garçon intérieur pleurait. Mais cela n'était pas le langage de Jacob.

Il aperçut au loin une forme qui s'avançait vers lui. La forme leva son bras et Jacob aperçut une flamme, et puis les traits d'un visage, une cigarette brûlée. Il reconnu la voisine qu'il avait déjà vu. Elle portait une mini-jupe et une petite veste en cuir. Dans le noir Jacob ne voyait que des contours, son regard se posa sur ses jambes, et monta lentement. Quand elle tirait sur sa cigarette, il pouvait voir son visage s'esquisser dans le noir. Elle lui souriait. Jacob resta comme ça, un instant, et puis, en tendant sa main vers elle, le joint entre ses doigts, lui demanda : « Tu en veux? »

Elle inspira à nouveau et Jacob put encore voir son visage. Elle rit, et puis répondit : « Pourquoi pas? » Elle l'invita à s'assoir dans les escaliers qui mènent à son appartement.

Ils s'assirent côte à côte, sur la marche étroite. Jacob pouvait la sentir, son parfum, ses cheveux. Elle regardait ses lèvres quand il parlait. Jacob le remarqua. Il lui expliqua pourquoi il était là, mais ne parla pas d'Anna.

— L'appartement était vide. Je me suis retrouvé seul, avant que tu arrives.

Il ne pensait plus au déménagement, et ignora les vibrations de son téléphone. La voisine s'appelait Emma. Après avoir terminé le joint, Emma lui dit avoir froid. Elle se leva, et monta jusqu'à la porte de son appartement. Elle l'ouvrit, et puis dit :

— Veux-tu monter?

Jacob frappa un moustique qui s'était posé sur son bras. Et puis, il se leva, suivit Emma et ferma la porte derrière lui. Elle le prit par la main, et l'amena jusqu'au salon. Elle le poussa sur le fauteuil et s'assit sur lui. Il l'attrapa par la nuque et pressa son visage contre le sien. Après, elle se leva. Jacob la regarda enlever sa veste. Elle détacha ses cheveux et disparut dans le couloir qui mène à la cuisine. Elle prit deux verres et une bouteille. Elle les remplit, les ramena au salon et les posa sur la table basse, devant le fauteuil. Elle s'assit à côté de Jacob, juste à côté de lui, et le regarda. Ils se fixèrent pendant de longues secondes, sans que rien ne se passe dans la tête de Jacob. Et puis, il se pencha, et l'embrassa à nouveau. Elle le tira vers lui, et il pressa son poids sur elle. Il lui embrassa le cou et respira profondément. Jacob ne pouvait rien sentir d'autre que les cheveux d'Emma. ◦

Ayiti chérie

Port-au-Prince, ville poussière, *Gin trop fatras! Trop moun!* Dit-on en province. Trop de saletés trop de gens. Port-au-Prince, c'est un cocktail d'odeurs. À la fois alléchantes lorsqu'on passe devant un *Chienjambé* (restaurant de fortune) et écœurante lorsqu'on longe un égout à ciel ouvert. Des sensations extrêmes et quotidiennes qu'il nous est impossible de vivre ici.

Il y a une ambiance festive générale de par la musique que l'on entend à tous coins de rue et les Klaxons, substituant une signalisation inexistante. C'est à la fois infernal et paradisiaque, c'est visuellement riche. On peut s'en délecter en s'installant et en observant la folie de la liberté.

En province, on assiste cette fois à une variété hors du commun. En passant par une rizière, un paysage désertique, un monde de poussière blanche, une petite chaîne de montagnes vertes, une forêt de bananiers, une plage saisissante. Haïti c'est un ensemble de microclimats à découvrir. Du jour au lendemain, on risque de se trouver face à un paysage dont on ne se douterait pas de l'existence sur une si petite île.

Aujourd'hui, les flots engloutissent doucement la perle des Antilles. Matthew a balayé l'île, emportant plusieurs vies. Dans chaque flaque d'eau, le choléra est à l'affut. Serait-ce une malédiction? En invoquant les esprits Vodou, les esclaves du bois caïman auraient-ils conclu un pacte avec le diable?

Malgré les coups nombreux, Haïti sait confondre l'histoire, et se relever. ◦

Photos prises à l'été 2015

Cycle de vie

Naissance

Ils arrivent dans mon dos puis l'arrachent à coup de dents chauffées à blanc ils s'accrochent à la peau qui tombe puis s'incrustent dans ma chair alors que son enveloppe pleure en tas sur le sol. Une fois ces atours dérobés les pagailles visuelles mises au ban ils s'agglutinent, pics glacés dans mes muscles, bleu sur rouge les lambeaux de viande collent à leur volonté de fer et à chaque trou succède un autre jusqu'aux cimes de ma masse encéphale c'est ce qu'ils veulent et je ne fais rien je me laisse vider, ils l'auront mérité, je coule sur le sol je vais rejoindre la flaque de mon dos goutte par goutte mes neurones pourront enfin s'étirer les bras et avoir de la place pour dormir étendus, ce sera la Voie lactée aux étoiles reliées comme une nuit de pluie dans les nids-de-poule.

Reproduction

Je ne saurai expliquer comment ce dos m'apparut, tranchant le songe et s'élargissant peu à peu en la perspective d'un écran sur lequel se déroulait avant que je ne le pense mon ascension, inversement proportionnelle à la fonte de la peau, mes outils décapant la chair à vif presque bouillante et les cris de la créature pleuvent comme des échelles de corde je monte et je monterai jusqu'au trou céleste et nous irons nous installer aux commandes de ce véhicule qui s'ouvrira tranquillement à nos envies comme la gueule d'un enfant curieux gobe tout cru des éclats de verre, nous n'obéirons plus aux heures d'ouverture nous aurons pour seules bottes une traînée de boue ce sera bien assez pour avoir faim.

Vie sociale

Nous avons mangé mais ne nous rassasions jamais, nous mangeons et mangerons encore le temps de confondre la conjugaison, qu'elle s'enfonce dans notre digestif présent perpétuel, nous sommes carnivores du temps et de cette espèce bipède qui ne se doute de rien, dont l'insouciance préserve la tendreté de sa viande – nous n'aimons pas les fibres stressées, nous voulons du déjà-haché, du bouilli dans sa sauce, nous sommes derrière le lobby des micro-ondes, de tout ce qui métastase nos proies à l'avance. Donc, pas d'inquiétude à avoir, la peur viendra en son temps nous le garantissons et assurons le traitement après-sinistre, nous siphonnerons le fiel, plongerons la langue dans les plaies fertiles, nous dériverons de ces veines dénouées nous aurons plusieurs centaines de petits affluents, nous nous masquerons les yeux de deltas de capillaires, nous voyons à travers les branchies nos alvéoles sont liquides nous respirons du sang. ◦

Page 31

Ornament in the kitchen

Pastel sec, bâton à l'huile et peinture à l'huile sur papier
30 X 22 pouces
2015

Page 32

You make me sick

Pastel sec et bâton à l'huile sur bois
14 X 11 pouces
2016

Page 33

Look at me

Crayon, conté et bâton à l'huile sur papier
22 X 30 pouces
2015

Je suis aveugle

Les scarabées sacrés s'enfouissent sous le sable chaud de ta peau
Et se baladent dans tes veines, ils s'entassent dans tes poumons,
et deviennent tes pupilles.
Tes oreilles, qui m'ont si rarement entendu chanter, débordent de petits
insectes noirs.
Où es-tu, sous la montagne grouillante des carapaces et
des petites pattes…
Où es-tu?
J'ai toujours détesté tuer les insectes.
Tes grands bras, recouverts de noir
luisent au soleil
et se tendent, se tendent
vers ce coquelicot
céleste

Ses rayons te frappent
t'embrasent, t'embrassent et

tu prononces mon nom, en regardant l'astre,
Les yeux dans l'œil. ◦

Oisif

Ce corbeau perché sur mon torse

Est laid et ne veut pas
S'envoler
Il me susurre des mots doux pleins de méchanceté et m'assure
que la mésange bleue ne reviendra pas.
Alors seul avec lui il me faut
l'amadouer, l'assurer, que si la mésange ne revient pas, ce n'est pas si grave,
que je n'ai pas peur, et si on jouait aux échecs, et si je te dessinais,
oiseau noir, et si je t'écrivais?
« Alors nous pourrons parler de belles choses ensemble, me répond-il.
Je cesserais de t'écraser le cœur, de te picorer le torse…
parfois, j'irais voir ailleurs. »

Et peut-être que la mésange passera en son absence ◦

a.

être celle
qui crie le plus fort
mais que personne
écoute jamais

b.

racheter
des chips

à défaut d'être
la meilleure

je serai
la plus grosse
poète

c.

fuck-ça
on va tu prendre
une bière

y'avait plus de papier de toilette

les cheveux qui s'accrochent au fond de la douche
qu'il faudra encore déboucher dans quelques semaines.

un espace aseptisé à l'eau de Javel
où la poussière s'invite toujours,
te rappelant sans cesse ton aversion pour les tâches ménagères.
les reflets de lumière éclaircissent géométriquement les murs
blancs noircis.

nos allées et venues, marquées par les pentures de la porte qui grincent.
les vas et viens de la serviette pour se sécher la peau.
la fin de nos phrases ponctuées par le robinet qui s'ouvre et se referme
les silences remplis par la vibration du rince-bouche dans ta gorge
on se passe la soie dentaire en harmonie, comme pour se dire je t'aime.

je te demande si tu souperas à la maison, juste avant de partir pour la vie à
l'extérieur de nous deux.
tu t'es rendu compte qu'il n'y avait plus de papier de toilette.
un message pour me demander de l'ajouter à la liste, juste en dessous du
pain et des serviettes sanitaires.

le bruit de ta clé qui tourne dans la serrure s'est fait entendre tard.
le mur épaisseur-feuille-de-papier me permet de m'endormir avec ton
karaoké sous la douche comme trame sonore.
je m'imagine déjà ton souffle réchauffant ma nuque par intervalles
réguliers.
quand tu viendras me rejoindre, remplir ton rôle de grande cuillère. ◦

Moi, qui

Me suis enfui de mes parents
Comme Gregor Samsa
Avec si peu de courage, peut-être

Moi, qui ai connu les araignées dans la toilette
Du sous-sol
Et à l'hôpital du Lakeshore Quatre Est,
Pour la psychiatrie,
Pour ne plus savoir si
J'étais moi-même devenu soit l'araignée, soit la mouche prise
Et empoisonnée, paralysée

Moi, qui avais pleuré des sanglots brûlants et jaunes
Pour en finir avec des milliers de dette,
De pattes poussant du dos
Où les ailes auraient dû sortir

Moi, qui ai refusé de séduire, de vendre
Le Bouddha pour l'avidité, un faux plaisir
J'attends encore ton regret, tes remords, docteur
Et mère, entends moi? ◦

CIMES NÉBULEUSES

ma voix a été ce verre
d'échec en échec
je suis bien décidé à ne faire de toi
qu'une simple photographie parmi les autres
c'est dans le deuil que l'on se souvient de tout

de longs couloirs labyrinthiques
qu'un papier peint sous la lumière artificielle

brisé contre les parois de ton cœur

malheureusement

sans aucune fenêtre
suintant d'insecticide

les couleurs pâles diminuées ou je ne sais quoi
obsolète
de la braise au fond du lit
ou ceux désormais révolus
peu m'importe ce que je souhaite
c'est oublier plutôt que de périr ◦

comme une confiance en moi qui s'est effritée
l'incendie au petit matin
le malaise des nouveaux amours

Rencontre avec Andréanne

Réalisateur : Raphaël Massicotte
Actrice : Andréanne Gagnon
Durée : 5 min
Ratio : 1 :85 :1
Lien web : https://vimeo.com/187273865
Mot de passe : organe

Ceci est une oeuvre de fiction.
Attention : violence psychologique

R Andréanne. Je sais que j'ai tendance à fixer le micro en ce moment. C'est parce que j'ai de la misère à te regarder dans les yeux en te proposant ce projet là. Ça va être intense. Très intense. Est-ce que t'es game?

A Ben là, game, c'est relatif. Je veux dire, Raph, j'ai besoin de plus d'explications je pense. Game de quoi?

R Game de faire un projet dont tu ignores la fin. Game de te laisser aller. Game de te perdre. Game de tout.

A Game de tout, non.

R Game de te laisser aller pour moi alors.

A Je ne suis pas certaine d'avoir envie tu vois.

R Non? Mais comprends-tu ce que je veux dire au moins?

A Oui je comprend! J'ai déjà travaillé avec toi, je sais à peu près où tu t'en vas dans tes idées. Mais j'ai une petite réticence quand même. Tu vas me pousser jusqu'où?

R Je ne le sais pas, mais dis-toi que mourir n'est pas une option.

A J'espère bien! Parce qu'avec toi, on ne sait jamais! Non, mais sérieusement, je pense que ça pourrait être formateur de me laisser aller. Tu me connais Raph, c'est juste que j'ai envie d'être certaine de prendre la bonne décision.

R Mais t'es game?

A T'aimes ça ces deux mots là, en? Tu veux tellement que je le dise que je suis game. Ben oui là, ce sera pas si pire. Je suis game de tout faire pour toi Raph.

R Yes. On se dit qu'on le fait pour vrai alors. C'est parti. T'as pas le choix!

A Ben là! « T'as pas le choix », ça devient comme un ordre. Ça me turn off!

R OK. Je te laisse le choix. Mais si tu dis oui, une fois sur le plateau, tu vas faire ce que je te dis, point final.

A Voyons Raph!

R Je te l'ai dit Andréanne, ça va être très intense.

A Arrête, tu me fais peur.

Silence.

A Pourquoi tu te lèves?

R Je m'en vais chercher la caméra.

A Bon. Je pense qu'il est temps que je parte moi.

R C'est barré.

A Barré?

R La porte est barrée. Je vais te donner la clef comme récompense si t'es bonne actrice. J'aimerais ça que tu commences par enlever ton chandail. Maintenant. ◦

Du chaos au logos, et inversement

« Pas de philosophie grecque sans mythologie, pas d'idéalisme allemand sans Réforme protestante, pas de "déconstruction" sans mort de Dieu. »[1]

Dans le dernier hors série du *Philosophie magazine*, Luc Ferry publie un article intitulé *Du chaos au logos*. Il y explique le lien entre mythe et philosophie chez les Grecs et essaye de démontrer que le *logos*, représenté par l'acte de création philosophique, est non seulement une conséquence du mythe, mais surtout une *laïcisation* du mythe. Ferry, donc, perçoit la philosophie, la pensée rationnelle, comme une traduction du mythe, de l'imaginaire, et aussi une traduction de l'expérience. Car nous pouvons dire langage de poésie, et langage de philosophie.

D'un côté la représentation et de l'autre l'explication, comme l'on dit que la Divine Comédie de Dante est la poésie du Summa Theologia de Saint Thomas d'Aquin. Pratiquement cyclique, alors, la pensée rationnelle suit de près la conscience émotionnelle collective, et cette même conscience suit de près la pensée rationnelle, comme l'Amitié et la Haine dans la cosmogonie d'Empédocle.

Ferry continue son article en expliquant que « la philosophie… nous invite à comprendre [le mythe] rationnellement par la *theoria* [ou contemplation] afin de nous y ajuster par l'éthique. »[2] C'est un point de vue intéressant; la philosophie devient l'art de l'éthique, et le mythe devient alors l'art de l'expression, mimétique. Mais cela semble vouloir aussi dire que sans la philosophie, les poèmes d'Homère sont des êtres sublimes, certes, mais sans aucune morale, sans aucune explication. Ou du moins, cela signifierait que la morale qu'ils portent est invisible sans la loupe philosophique du *logos*. La philosophie s'éloignerait donc du monde naturel pour appartenir plutôt à un monde moral, séparation que Platon croyait inévitable si nous désirons développer un système moral qui nous mènerait vers quelque chose comme un cosmos, loin du chaos.

Il y a quelque chose de bon dans les parasitages réciproques du mythos et du logos. Car *mythos* sans *logos* et *logos* sans *mythos* peuvent s'avérer catastrophiques.

Et donc nous sommes pris, depuis un certain temps dans l'Histoire, dans ce cycle *logos-mythos*. Comme un parasite, l'imaginaire émotionnel combat et recycle la pensée rationnelle, et vice-versa. Et la relation se veut réellement parasitique. La pensée rationnelle a, au temps des Grecs, infiltré le *mythos*. Les présocratiques ont créé des arguments à caractère mythologique en y appliquant toutefois la pensée rationnelle, partant de la création de l'univers pour arriver jusqu'à chaque processus naturel. Après la chute de l'Empire romain, le mythos s'est infiltré dans la pensée rationnelle, avec la synthétisation de la philosophie antique et des doctrines catholiques. Et après, la Renaissance… etc.

Il y a quelque chose de bon dans les parasitages réciproques du *mythos* et du *logos*. Car *mythos* sans *logos* et *logos* sans *mythos* peuvent s'avérer catastrophiques. D'un côté, l'État islamique, et, de l'autre, le *JMSB* sous sa forme la plus antipoétique… Jamais l'homme ne vivra, du moins de façon satisfaisante, sans ses mythes, ou sans sa raison. Les deux s'entre-influenceront toujours. Le processus est naturel, inscrit en nous : c'est ce que nous sommes. Car un jour l'on écrit que

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

et un autre que

Tous les hommes désirent naturellement savoir; ce qui le montre, c'est le plaisir causé par les sensations, car, en dehors même de leur utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes.[3]

Pour terminer, j'aimerais illustrer un dernier point. Ferry passe très rapidement sur la distinction entre Hésiode et Homère. Dans ce passage, il explique que la *Théogonie* et l'*Odyssée* sont différencées seulement au niveau de la forme, c'est-à-dire par rapport à la différence entre « épopée et poème ésotérique »[4]. Ferry poursuit en expliquant que les deux livres ont la même structure, le même fond : « les deux récits vont de Chaos à Cosmos, de la guerre à la paix, de la haine à l'amour; bref, de la vie mauvaise à la vie bonne. »[5] Je trouve cette conclusion plutôt rapide et injuste envers Homère. Car l'Odyssée est tout sauf un livre qui passe du chaos à la paix, mais démontre plutôt l'éternel conflit entre chaos et cosmos, entre *logos* et *mythos*, entre rationnel et émotionnel. C'est, parmi tant d'autres choses, ce qui rend le poème d'Homère aussi complexe. Après qu'Ulysse massacre les prétendants de Pénélope, véritables bêtes qui mangeaient et buvaient dans son palais, quand le *nostos* (retour) arrive à sa fin, et que la paix est installée, son futur lui est révélé. Et c'est la mort qui l'attend, une mort qui viendra de la mer – ou, plus précisément, comme on l'apprend dans la Télégonie, du fils qu'il a eu sans le savoir avec Circé… Une vie sans bonne fin, une vie qui ne terminera pas avec le cosmos, mais avec le chaos.

Le cycle entre Amitié et Haine, celui d'Empédocle, ne s'arrête jamais. Le mouvement des choses ne s'arrête jamais. Nous ne bougeons pas nécessairement vers le cosmos, vers la paix et le calme, et tout cela comme *fin en elle-même*. Nous avançons au contraire vers le prochain cosmos, ou le prochain chaos, qui nous bouleversera ensuite dans le cycle prochain, *ad infinitum*. Et ce sont ces parasites, cette force innée à l'imagination, au mythe, à la croyance et la création artistique, ainsi que notre désir profond à *comprendre*, qui nous permettent, au moins, d'avancer vers un futur incertain, mais un futur tout de même. ◦

1 Luc Ferry, « Comment la raison vint aux Grecs : du chaos au logos », *Philosophie Magazine*, Hors-série : Le miracle grec, 31.
2 *Ibid*, 37
3 Aristote, *Métaphysique*.
4 Ferry, « Comment la raison vint aux Grecs », 37.
5 *Ibid*.

T'es même pas sa mère

Derrière la maison d'Enza se trouve un joli boisé. C'est un petit âcre non défriché, resté vierge, outre la clôture qui le cerne et qui englobe la maison. Pour y parvenir, il n'y a qu'à traverser la cour arrière : marcher deux minutes sur la pelouse, contourner les îlots d'arrangements floraux, pivoines, œillets et graminées, dépasser la piscine et le gazebo, cueillir un bleuet au passage. Enza aime aller au boisé. À deux ans, elle demande déjà : « Maman. Forêt. » Elle se fascine pour les petits êtres qu'elle y découvre et qu'elle observe longuement exister, comme si la vie, apparaissant sous ses yeux, même la plus minuscule, devenait imposante. Au début, Enza marchait de ses petits pas instables en tenant la main de sa mère, parfois les pieds nus sur la mousse qui tapisse la terre et quelques roches. Récemment, elle a déclaré : « Maman, la forêt murmure ». Sa mère trouvait si jolie cette formulation pour parler du bruit du vent dans les arbres. Enza voudrait faire de la forêt sa chambre et y dormir tellement elle s'y sent bien et protégée. Mais elle n'a d'autres choix que de revenir vers la fenêtre allumée du salon, où elle peut voir ses parents, assis à chacune des extrémités du sectionnel. Maintenant, elle s'y promène seule presque tous les soirs. Jamais bien longtemps. Elle revient exténuée et va au lit sans qu'on ne lui demande.

Enza et Vivianne vont à la maternelle, elles sont voisines de pupitres, et ne laissent jamais l'autre à court d'effaces ou de crayons de couleur. Elles veulent jouer ensemble ce dimanche après-midi : faire une maison de coussins. Isabelle, la belle-maman de Vivianne, accepte malgré sa migraine. Depuis qu'elle a servi les rôties de confitures à sa Vivi, Isabelle ne peut se séparer du divan. Sa belle-fille est venue la couvrir de sa doudou, l'a emballée, poussant le tissu sous elle comme une literie sous un matelas. Jusqu'au cou, en prenant bien soin de retrousser les rebords, lui faisant un foulard affectueux. Un geste presque maternel, touchant. Elle n'a que 5 ans.

Quand Enza arrive chez Vivianne, elle lui donne un câlin immense. Mais répond à peine au salut d'Isabelle, maintenue sur le sofa par le battement entre ses tempes. Elle rencontre Enza pour la toute première fois. L'enfant ne lui offre même pas un hochement de tête. Ses yeux sombres, défiants,

foudroient Isabelle, suspendue dans leur trajectoire. Ce sont des yeux dont Isabelle ne trouve pas le sens. Enza s'avance vers le divan. Son regard, qui s'enfonce davantage dans celui d'Isabelle, ne peut appartenir à l'enfance. La petite invitée se plante en face de son hôtesse, qui ne sait pas à quoi s'attendre. La voix pleine d'interrogation, Isabelle retente une connexion : « Allô?... ». Enza la surplombe, son iris se noircit, elle tient son silence. D'un geste brusque, qui fait sursauter Isabelle, elle tire la doudou et la désabrille.

— T'es même pas sa mère!

— Pardon?

Enza s'avance à trois pouces de son visage.

— T'es pas une mère!

Isabelle est décontenancée. Avant que la petite ne se retourne vers Vivianne, un rictus balaye son visage et y efface toute la noirceur de ses traits. Enza remet son masque d'enfant. D'un sourire éclatant, elle va prendre la main de Vivianne : « On va jouer? ». Vivianne hésite, ne sait trop si, en y allant, elle choisit un camp. Vaincue par l'envie de s'amuser, elle se laisse finalement entrainer vers sa chambre, en regardant le sol.

Les pensées d'Isabelle s'arrêtent longtemps sur la violence de cette première impression. Elle reste vigilante aux jeux des fillettes. Rien ne semble se dérouler de travers entre elles. Les chaises de la cuisine, les coussins des vieux divans du sous-sol, les oreillers et les draps pour les invités forment maintenant une habitation ludique. Assises en son centre, les amies y imitent une conversation d'adultes. Vivianne hérite du rôle du père de famille, Enza, de la mère :

— Viens-tu dormir, collé, en amoureux?

Vivianne sort de son rôle et chuchote : *Mon père dit ça à Isa des fois, hi hi.* Elle réprime ses ricanements. Mais Enza reste sans réaction, maintient son rôle.

— Non! J'vais pas dormir avec toi!

— Voyons, voyons, ma femme...

— Non! Le lit pue! La chambre est sale! Ça sent la... ver... heee... vermine!

Enza est bonne actrice. Vivianne ne sait plus trop comment poursuivre cette conversation de parents :

— Eh... ben... Je vais la nettoyer mon amour.

— NON! J'irai pus jamais!

— Ah, Enza, y'est pas drôle ton jeu!... Est-ce qu'on dessine?

Isabelle entend les ressorts de son lit crier. Elle va arrêter les sauts des fillettes, qui, déjà, ne devaient pas aller dans la chambre des maîtres. La petite Enza sautille, en riant avec candeur. Isabelle croit que la petite s'approche ainsi pour lui sauter dans les bras : une manière de descendre. Elle se rassure : ce n'est qu'une petite fille après tout. Le visage candide se défait soudain :

— VA-T-EN!

Enza pousse la belle-mère sur les épaules avec hargne, enfonce encore son regard dans le sien. Isabelle ne peut plus parler.

Enza ne peut visiter Vivi à nouveau. Isabelle l'interdit. Les parents d'Enza avouent que leur fille est différente ces derniers temps. Elle a des absences, reste assise de longues minutes, le dos carré, à fixer le vide, ou sa mère. Ce qu'elle fait par la suite n'a jamais rien de bon. Son visage devient rude, ses yeux, violents.

Une fois, elle a capturé des fourmis dans un pot Mason et les a laissées sortir, une à une, pour les écraser de son index, méticuleusement. Une autre fois, ses parents l'ont vue avec deux grenouilles dans ce même pot ainsi qu'une salamandre dans un autre. Avec ces bestioles, c'était plus compliqué qu'avec des fourmis. Elle a levé un marteau au-dessus du contenant, s'est convaincue d'y mettre beaucoup beaucoup de force... Mais au moment de frapper, elle s'est mise à pleurer. Puis les a libérées.

En lui donnant son bain, ses parents remarquent de plus en plus de marques sur sa peau. De petites égratignures

partout sur ses jambes. Ils ont pris la décision de consulter un spécialiste. Ils devaient faire dévier leur fille de cette trajectoire obscure, empêcher la vie de rouler sur elle. Les parents formeraient équipe, cette fois.

Toute la maisonnée est endormie. La veilleuse de Vivianne projette des étoiles au plafond tandis que la petite sert sa peluche éléphant entre ses bras. Isabelle se réchauffe contre Simon. Elle s'assoupit tous les soirs contre lui depuis trois ans. Quand Vivianne n'avait pas encore un an, sa mère a décidé d'accepter une promotion dans une autre ville. Elle a décidé, du même coup, que la petite serait partagée entre Drummondville et Sherbrooke. Mais pas le couple. Simon a eu du mal à ouvrir son cœur à une autre femme et a mis bien du temps avant de lui présenter Vivianne.

La nuit se rafraichit. Entre les feuillages, le vent se lève. Un bruit d'éclat fait sortir Isabelle de son sommeil. Elle tend l'oreille. Quelque chose court autour de la maison. De la fenêtre maintenant craquelée, elle croit voir des cheveux, flottant au vent. Leur ondoiement passe le coin de la maison. La lumière de la chambre de Vivianne s'allume. L'enfant est prostrée devant sa fenêtre. Quand Isabelle l'y rejoint et dépose une main sur son épaule, sa belle-fille ne réagit pas. Sur le gazon humide, il y a Enza. Debout et haletante. Elle hurle à pleins poumons, et disparaît, ses bermudas battant les branchages et les herbes hautes.

Isabelle se demande si elle a rêvé. Les parents d'Enza la cherchent partout dans la nuit.

Des lucioles scintillent dans le boisé derrière la maison, mêlant l'émerveillement à l'affolement. Les lueurs du ciel pénètrent difficilement à travers les branches fournies : la pénombre enveloppe la forêt. Le père et la mère d'Enza crient son nom. Encore et encore. Mais la nuit avale leurs mots sans recracher de réponse.

Une luciole clignote et, en se posant, révèle une petite main. Son père y braque sa lampe de poche. Enza est endormie sur le sol. À côté d'elle, il y a un couteau à steak près de branchailles à moitié sectionnées, celles-là mêmes qui égratignent ses cuisses quand elle va trop vite, et une louche de métal terreuse. Quatre petits murs de branches encadrent l'enfant. Les branches sont retenues ensemble par des tissages rudimentaires de longues herbes et de fougères. La petite gît sur un monticule de roches et de cailloux nivelé et recouvert de feuilles. Il y aurait de la place pour deux adultes, dans ce lit.

La mère d'Enza voudrait y dormir avec son mari. La forêt ne puait pas comme Enza l'a entendue s'en plaindre de sa chambre. Elle sentait si bon l'herbe, la terre et les érables. Enza nettoierait le coin mieux que sa propre chambre. Elle chasserait aussi la vermine dont sa mère a parlé, dont la puanteur la repoussait loin du lit conjugal. Avec le temps, elle s'endurcirait. En sera capable. Aurait le courage d'un marteau défonçant un pot Mason. S'il le fallait, elle construirait une maison. Bien, une petite. Comme ça, la femme qu'elle a aperçue, l'autre jour, puis le suivant, et l'autre encore, sur leur porche, suspendue au cou de son père, ne trouverait pas cette maison-ci, cachée dans le bois...

Isabelle se penche pour éteindre la lampe de chevet de Vivianne et allumer sa veilleuse.

— Isa, t'es pas ma mère. Mais... ben... si je pouvais en avoir une deuxième, j'te choisirais.

Isabelle dépose un long baiser sur son front. ◦

THÉRAPIE SONORE

Il y a peu de temps, j'ai découvert les bienfaits des bruits blancs. Je n'avais pas fait de recherches particulières, j'étais juste tombée sur une playlist aidant à se concentrer quand on travaille. Au début, j'écoutais seulement un bourdonnement constant, en travaillant. Ce n'était pas un bruit déconcentrant, entraînant, comme de la musique, mais c'était tout de même un bruit, une trame sonore meublant le silence de la bibliothèque ou de mon appartement, et me permettant de centrer mon attention sur ma tâche principale.

Et petit à petit, j'ai découvert que sont également considérés comme bruits blancs des sons tels que ceux de l'orage, de la mer, de la pluie, de la forêt, ou encore, moins naturellement, d'une horloge, d'un ventilateur ou d'un avion sur le tarmac. C'est là qu'entrent en jeu nos différences : si les bruits d'océan, de vagues contre les falaises, ou encore de gréements de bateau m'aident à m'endormir et à me détendre, ce n'était pas le cas pour ma mère, qui elle a besoin d'un silence complet quand elle travaille. À vrai dire, elle a eu une réaction particulièrement violente à ces bruits, comme si tout son corps s'y refusait. Tout comme je ne pourrais pas imaginer pouvoir me concentrer ou m'endormir tranquillement avec un bruit de réacteur d'avion dans les oreilles, écouter ces bruits blancs lui donne des frissons, et la plonge dans une somnolence particulièrement désagréable.

Toutefois, mes goûts et mes envies changeant en fonction de mon état ou de ma forme, j'ai découvert que, si ma playlist « océanique » m'aide à m'endormir et à me détendre, elle n'aide absolument pas à vaincre mes migraines, ni à me concentrer. Cela a bien sûr rapport avec mon expérience personnelle avec l'océan : j'ai beau être particulièrement heureuse quand je me trouve au bord de la mer, ou sur un bateau, les bruits me rappelant ces moments ont tendance à me déconcentrer, à me faire repartir dans mes souvenirs, et donc à m'empêcher de travailler. De la même manière, le bruit blanc le plus basique, qui ressemble à celui, statique, d'un poste de télévision, ou à celui d'une cascade, renforce mes migraines plus qu'il ne les combat.

* * *

En médecine, les bruits blancs, utilisés à différentes densités, ont été étudiés sur différents patients, pour traiter différentes maladies et pathologies. Leur principale propriété est de favoriser l'endormissement des patients de tout âge, et en particulier chez les nouveau-nés (le bruit blanc rappelant l'ambiance intra-utérine) et les patients postopératoires. Sur d'autres fréquences, les bruits blancs semblent également aider à la diminution, parfois même à la disparition des acouphènes, ainsi qu'à la baisse de l'excitation et du stress post-traumatique. Enfin, ils sont considérés comme une nouvelle alternative non pharmacologique aux sédatifs et hypnotiques utilisés contre l'insomnie et différents troubles psychiatriques. De manière générale, le bruit blanc semble donc être plutôt bénéfique, bien qu'il faille faire attention à la façon dont on le produit. En effet, quelques recherches canadiennes récentes montrent qu'il faut faire attention aux générateurs de bruit blanc, le plus souvent utilisés dans les chambres d'enfants, pour les faire dormir de manière régulière. Certains d'entre eux, si utilisés au niveau maximum pendant un certain nombre d'heures, dépassent en effet les normes professionnelles d'exposition au bruit chez les adultes, et amènent donc à une perte de l'audition. ◦

L'Organe est à la recherche d'un(e) **rédacteur(trice) en chef** et d'un(e) **directeur(trice) de production.**

L'Organe en est maintenant à six numéros imprimés depuis que la communauté étudiante de Concordia l'a vu renaître de ses cendres en avril 2015. En tant que rédactrice en chef du magazine depuis 2014, je suis heureuse d'avoir eu la chance de jouer un rôle dans le retour du seul magazine francophone de Concordia dans les présentoirs de l'université. Ça a été une expérience exigeante, mais infiniment enrichissante, qui m'a beaucoup appris. Il vient maintenant le moment pour moi, alors que je termine mes études très bientôt, de laisser ma place à quelqu'un qui voudrait prendre la barre de *L'Organe* et le guider dans son petit bonhomme de chemin. Il reste beaucoup à faire, et *L'Organe* a besoin de vous pour grandir en beauté.

Pour simplifier le travail d'un éventuel rédacteur en chef, nous avons créé un nouveau poste, celui de directeur de production, qui englobe les tâches en lien avec la gestion quotidienne du magazine (distribution, lancements, etc).

S'impliquer dans *L'Organe*, c'est acquérir de l'expérience dans la presse écrite, c'est se découvrir des talents qu'on ignorait, c'est travailler et écrire en français entre deux cours en anglais, c'est faire partie d'une équipe dynamique et motivée.

N'hésitez pas à m'écrire si vous avez des questions.
Au plaisir de vous passer le flambeau,

Charlotte Parent
redaction@lorgane.ca

Rédacteur en chef

— Faire un suivi avec les autres membres du comité de rédaction ainsi qu'avec le directeur artistique et le Conseil Administratif;
— Siéger sur le Conseil Administratif;
— Voir à ce que la ligne éditoriale et les politiques de *L'Organe* soient respectées en tout temps;
— Voir à ce que le code déontologique de *L'Organe* soit respecté en tout temps;
— Veiller à ce qu'aucune coquille ou faute ne se glisse dans le magazine à tous les stades de la production;
— Animer et convoquer des réunions;
— En cas d'urgence, prendre des décisions au nom de *L'Organe*;
— Agir à titre de porte-parole pour le magazine;
— Gérer les courriels du magazine;
— Fixer le calendrier de publication.

Directeur de production

— Travailler en collaboration étroite avec le rédacteur en chef;
— Faire un suivi avec les autres membres du comité de rédaction ainsi qu'avec le directeur artistique;
— S'assurer qu'il y a une bonne communication entre les membres du comité;
— Coordonner le recrutement;
— Se charger de la gestion quotidienne du magazine (distribution, lancements, etc);
— Fixer le calendrier de publication.

Pour se présenter à un poste du comité de rédaction, un candidat doit soumettre une lettre de présentation d'une page. Cette lettre doit expliquer pourquoi le candidat souhaite faire partie de *L'Organe*, et détailler ses objectifs et ses expériences. Faites parvenir le tout, et vos questions, à **redaction@lorgane.ca**
*Le masculin a été utilisé pour alléger le texte.

Parasite
Numéro 06, automne 2016

Thème du prochain numéro
Discours
Date limite pour les soumissions
3 novembre 2016
Faire parvenir à
soumissions@lorgane.ca

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

Membre sans droit de vote
Charlotte Parent

Rédactrice en chef
Charlotte Parent
Chef de pupitre Société
Alice Pierre
Chef de pupitre Environnement
OUVERT
Chef de pupitre Arts et Culture
Alice Brassard
Directrice artistique
Clara Cousineau
Directeur graphique
Vincent Potvin
Directrice de la photographie
OUVERT
Directeur/directrice de l'illustration
Marianne Dupont-Gagnon

Composition par *L'Organe*
Impression par *Imprimerie F.L. Chicoine*

Questions et commentaires
redaction@lorgane.ca

lorgane.ca

L'Organe est membre de la
Presse Étudiante Francophone

Contributeurs
Félixe Bouvry, Maxime Cayer, Caroline Douville, Kate Harbour, Mathis Harpham, Taloche d'Hivers, Gabrielle Lebeau, Vincent Léveillé, Raphaël Massicotte, Brian Ostrovsky, Daniel Pelchat, Valentin Perrot, Cindy Phenix, Guillaume G. Poirier, Megane Sauvé, Mary Séminaro, T'as Ma Face, Annabelle Thibault, Frédérique Thibault, et Ryan Tellier.

Photos
p.29 : Caroline Douville
pp.40-41, 49 : Clara Cousineau
p.43 : Raphaël Massicotte

Illustrations
p.12, 15, 23-26 : Marianne Dupont-Gagnon
pp.46-47 : Roxane Fiore

Couverture
Clara Cousineau